

COLLECTIF
De la diversité à la créativité
Orages de liberté



Recueil de textes de 6 auteur·trice·s

Geraldine Catino, Martin Dupuis, Jeannine Kerstius,
Antonia Raya García, Regina Röhrer, Zohra Temsamani

Quelques mots sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Orages de liberté* a été réalisé par le Collectif De la diversité à la créativité, créé à l'initiative de l'aisbl ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits ».

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque, etc. Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons, de renforcer le tissu socio-culturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Droits d'utilisation:

Le recueil de textes *Orages de liberté* du Collectif De la diversité à la créativité est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* (texte complet sur www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr)



ScriptaLinea, 2022.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social:
Chaussée de Wavre 205 – 1050 Bruxelles (Belgique)
www.scriptalinea.org

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits,
contactez-nous via
www.scriptalinea.org

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des uns et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son propre projet. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement, l'esprit critique et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'aisbl ScriptaLinea
– en français « Collectifs d'écrits »



Quelques mots sur le Collectif De la Diversité à la créativité

Parti de l'association Proforal en janvier 2014, le Collectif De la diversité à la créativité s'est installé à la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean (MCCS).

Pour ce huitième parcours, nous avons choisi le thème de la liberté. Thème qui tenait à cœur à tou·te·s les membres pendant cette période marquée de confinement, de quarantaine, de distance et d'isolement. Ce fut comme une évidence d'écrire sur ce qui nous manquait le plus pendant cette période incertaine de la pandémie du Corona Virus 19 : la Liberté.

Menacés de toutes parts, cloîtré·e·s, brimé·e·s, nous devons reconquérir un nouveau monde. L'écriture devint alors une échappatoire salutaire et indispensable.

Ensemble, pour endiguer la morosité ambiante, nous nous sommes accordé une certaine légèreté, teintée parfois d'humour, d'amour et d'émotion. Nous nous sommes exprimé·e·s avec sensibilité sur la liberté individuelle et collective en soulignant aussi les douleurs, les drames, les doutes, les espoirs et surtout notre soif de liberté. Après quelques mois de réunions par visioconférence, nous étions heureux·ses de nous retrouver dans la cour de la MCCS.

Nous avons pu également rencontrer des personnes passionnantes qui nous ont parlé de leur travail pour la liberté, notamment au Festival des Libertés et dans le cadre de la plateforme BXLRefugees.

Avec Catherine Denève de BXLREfugees comme invitée, nous avons réalisé une émission sur Radio Air Libre. Une deuxième émission sur la question de l'emprisonnement était réalisée avec Josette Bogaert, de CAP-ITI, une association qui travaille avec des détenu·e·s, et Naïm Baddich et Catherine Rans de la pièce de théâtre-slam *Parloir*.¹

De rencontre en rencontre nous avons échangé nos textes et des textes d'auteur·trice·s, d'activistes et de philosophes. Ainsi, nous avons approfondi nos réflexions autour de la liberté. Voici nos écrits, les fruits de nos délibérations.

***Geraldine Catino, Martin Dupuis, Jeannine Kerstius,
Antonia Raya Garcia, Regina Röhrer et Zohra Tamsamani,***

Membres du Collectif De la diversité à la créativité 2021-2022

Collectifs d'écrits

¹ Les podcasts de ces émissions sont en ligne sur le site de Scriptalinea.



Du Collectif De la diversité à la créativité

Regards sur l'éducation et la formation, 2014

Jeux de société, 2015

Course à l'An vert / Vlammende natuur, 2016

Résistances, 2017

Sais-tu le monde ?, 2018

À la folie... pas du tout, 2019

L'eau dans tous ses (d)ébats, 2020

À propos du Collectif De la diversité à la créativité

Les écrivantes, par Pascale Stevens, documentaire radio phonique, 2017

Sais-tu le monde ? Des femmes en questions, par Sylvie Van Molle, livre pluriel et exposition, 2019

Les recueils sont téléchargeables gratuitement sur www.scriptalinea.org

Le CD *Les écrivantes* est disponible sur simple demande à contact@scriptalinea.org

Table des matières

| | | | | | |
|---------------------------------|---------------------|-------|---|---------------------|-------|
| Éditorial | | p 13 | | | |
| Oser | Zohra Temsamani | p 17 | Les objets en tissu déterrent la hache de liberté | Martin Dupuis | p 111 |
| Noir, jaune, rouge | Jeannine Kerstius | p 18 | Un concert | Jeannine Kerstius | p 116 |
| La liberté de libérer le soleil | Martin Dupuis | p 23 | Dignité bafouée | Antonia Raya Garcia | p 119 |
| Désir d'indépendance | Antonia Raya Garcia | p 26 | Les plantes reprennent le pouvoir | Martin Dupuis | p 121 |
| Ma liberté | Geraldine Catino | p 33 | Anecdote et marche dans le quartier | Zohra Temsamani | p 122 |
| Je suis libre | Regina Röhrer | p 34 | Une visite au musée | Jeannine Kerstius | p 124 |
| Liberté pour les chaussures | Martin Dupuis | p 41 | Je cours | Regina Röhrer | p 126 |
| Espoir d'un ailleurs | Antonia Raya Garcia | p 45 | Mutisme sélectif | Jeannine Kerstius | p 128 |
| Eux et moi | Jeannine Kerstius | p 49 | Je veux être | Antonia Raya Garcia | p 133 |
| Parenthèse | Antonia Raya Garcia | p 55 | Festivités boudées | Antonia Raya Garcia | p 137 |
| Un monde étrange | Jeannine Kerstius | p 63 | Espérance | Jeannine Kerstius | p 140 |
| La mer | Geraldine Catino | p 68 | La montre | Geraldine Catino | p 141 |
| Mondes parallèles | Antonia Raya Garcia | p 73 | Détente ! | Zohra Temsamani | p 142 |
| La migrante | Martin Dupuis | p 76 | Le stylo en tutu | Martin Dupuis | p 144 |
| Expulsion. Abschiebung. | Regina Röhrer | p 79 | Quand je danse | Regina Röhrer | p 146 |
| Ma belle hirondelle | Zohra Temsamani | p 84 | Lâcher prise | Jeannine Kerstius | p 150 |
| Escapade | Jeannine Kerstius | p 86 | Va ! | Antonia Raya Garcia | p 151 |
| Je m'en balance | Antonia Raya Garcia | p 88 | | | |
| Parcours d'une femme battante | Zohra Temsamani | p 91 | Les auteur·trice·s | | p 153 |
| La chèvre de M. Martin | Martin Dupuis | p 95 | Les lieux d'accueil | | p 158 |
| Ma plume, mon amie | Antonia Raya Garcia | p 101 | Remerciements | | p 163 |
| La cage | Jeannine Kerstius | p 105 | | | |

Éditorial

Liberté, un mot plein de sens

Qui a fait couler l'encre et battre la cadence

Écrire, c'est déjà se sentir libre

Écrire, c'est la liberté d'imaginer.

Dans ce recueil, le thème de la liberté est évoqué par les autrices et auteur du Collectif De la diversité à la créativité. Les textes ou poèmes traduisent l'émotion, la force et l'attachement de chacun et chacune à cet élément primordial de la vie : la Liberté.

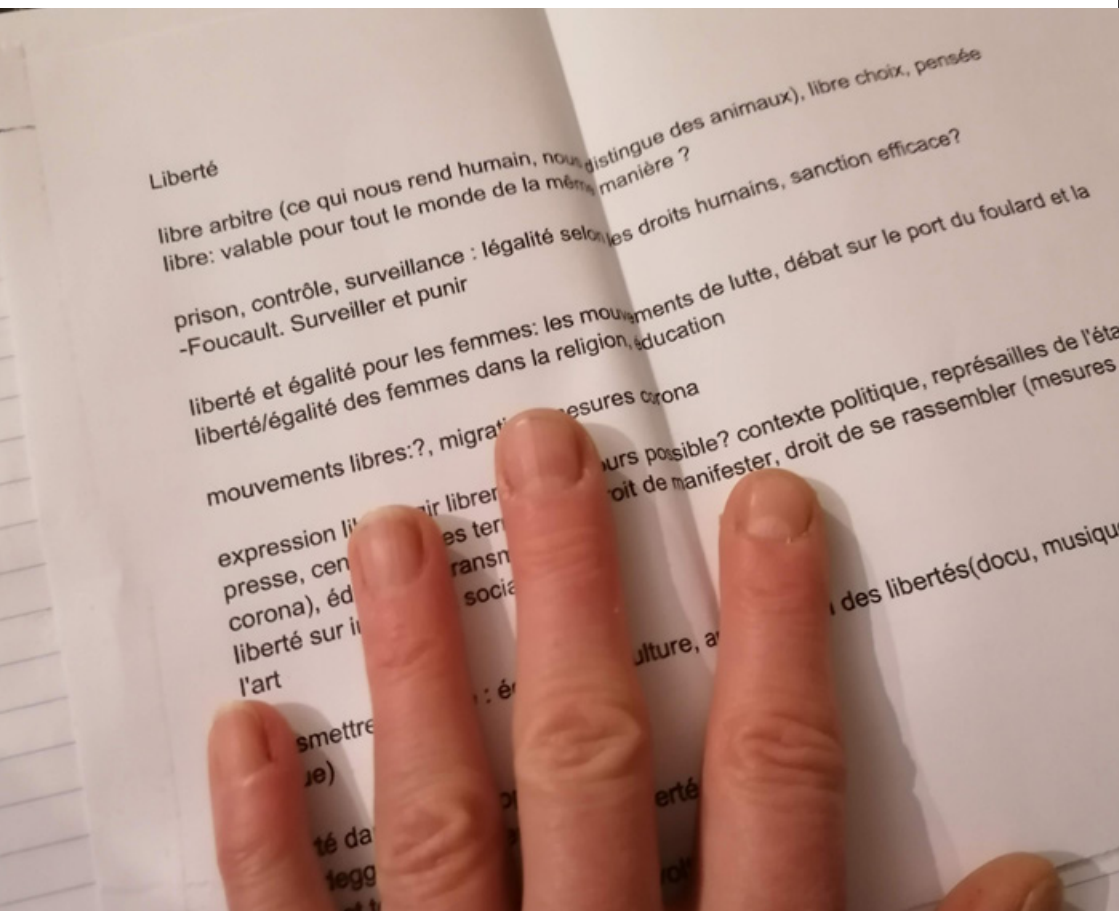
Pendant la période bouleversée par les événements alarmants de la pandémie, les réunions se sont poursuivies régulièrement, les sentiments divers se sont superposés, infiltrés, imposés dans nos échanges en écriture.

Les tragédies, les angoisses ont été transcrites avec passion. La perception des valeurs, la crainte de perdre sa liberté, la volonté de la défendre ont permis à notre collectif de s'exprimer avec force et persévérance. L'humour a aussi été notre bouée de sauvetage et la poésie nous a aidé·e·s à vaincre nos peurs.

Chacun et chacune a puisé dans la richesse de l'écriture pour se libérer, s'affirmer, se révolter.

La nature nous a démontré que la liberté se construit pas à pas et se manifeste à tout moment, toujours, partout.

Le Collectif De la diversité à la créativité



**Ceux qui ne bougent pas
ne sentent pas leurs chaînes.**

Rosa Luxembour



Oser

Zohra Tamsamani

Un peuple vivant dans une prison à ciel ouvert

Par une forte armée illégitime

Expulsés de leur terre

Cela s'appelle un crime

Pour un peuple massacré

Oser descendre dans la rue

Oser crier haut et fort

Pour une liberté

Une liberté d'exister

Une liberté de vivre en paix

En tombant et se relevant

Pour un peuple gagnant

Noir, jaune, rouge

Jeannine Kerstius

Mon petit-fils, petit bonhomme de six ans, prit la boîte à souvenirs et se mit à regarder avec attention les photos anciennes empilées avec soin depuis des années. Il aimait y découvrir des clichés parfois jaunis et ne manquait jamais de poser des questions.

Ce jour-là, il brandit le portrait d'une charmante fillette posant au centre d'un jardinet :

- C'est qui ça ?

Je répondis, amusée :

- C'est moi quand j'avais sept ans.

- Ah, tu étais jolie ! Mais elle est en noir et blanc, cette photo, s'étonna-t-il.

- Eh oui, c'est vrai, et pourtant, mon vêtement était tricolore !

Ça veut dire quoi, tricolore ?

- Tricolore veut dire trois couleurs réunies.

- Et c'était quelles couleurs, Mamine ?

- Noir, jaune, rouge.

- Ah oui, je connais, c'est les couleurs du drapeau belge ! C'est comique, ça !

- Oui, la guerre était finie, on pouvait enfin étaler nos couleurs nationales, lui dis-je. Les couleurs de la Belgique. J'attendais ce jour avec impatience et j'étais très fière, tu penses. C'est ma maman qui avait cousu cette robe jaune bordée d'un galon noir avec une large ceinture noire nouée à la taille. Tu vois ce foulard ? Il était en voile rouge, il couvrait joliment les épaules. Cette photo a été prise dans le jardin de notre maison par une belle journée de septembre. En 1944.

- Tu te souviens de ça ? me dit-il, percevant un tressaillement dans ma voix.

- Mais bien sûr, on se préparait à faire la fête à Bruxelles. C'était la fin de la guerre, nous allions être libérés.

- Pourquoi ? Vous étiez prisonniers ?

- Oui, nous avons été obligés d'obéir à des soldats ennemis qui étaient installés dans notre pays depuis quatre ans. C'est eux qui commandaient tout. C'était la guerre.

Mon regard se perdit dans des souvenirs mélancoliques et je vis alors le sien s'éclairer de curiosité :

- Ah, oui, c'était la guerre ! C'était comment la guerre, Mamine ? Tu étais petite. T'as eu peur ? Tu étais triste ? Tu as vu des batailles ? Tu as entendu des bombes ?

Je réalisai à cet instant que ce qui l'intéressait avant tout, c'était un récit de combats, de fusils et de mitraillettes.

Oui, mon chéri, la guerre, c'est terrible, mais quand je regarde cette photo, c'est une image de joie qui me revient en mémoire. Des moments de folie incroyable. Imagine des drapeaux à toutes les fenêtres. Les gens riaient, criaient, dansaient dans les rues. Une foule joyeuse se dirigeait vers la chaussée où l'armée de libération défilait lentement. Des jeeps, des camions, des chars, tous de couleur gris-vert, étaient chargés de militaires de l'armée anglaise portant des casques ronds et plats.

Mamine, j'ai des petits soldats comme ça en plastique quand je joue à la guerre. -

Oui, mon cœur, mais moi je te parle de la Libération, de ce moment magique où une masse de personnes se pressait aux abords de la chaussée. Les gens s'approchaient, voulaient toucher ces libérateurs, les embrasser, les remercier, serrer les mains, les prendre dans les bras. On les acclamait, on criait : Victoire ! Vive la liberté, en brandissant deux doigts en forme de V de la victoire.

Les gens faisaient n'importe quoi, ils étaient un peu fous, ils grimpaient sur les chars, les accompagnaient tout le long du parcours.

Et toi, tu as grimpé aussi Mamine ?

Non, j'étais trop petite, mais mon papa était tellement joyeux qu'il me souleva pour embrasser un de ces combattants. J'ai déposé un baiser sur la joue d'un soldat qui avait un grand sourire tout blanc au milieu de son visage couvert de poussière. Il était heureux et moi, j'étais très fière, tu peux me croire.

— Oui, c'est vrai, c'était la fête.

— La fête, bien sûr, et elle dura toute la semaine. Tous les jours de nouvelles troupes débarquaient dans le quartier. Ces hommes s'étaient battus pour nous, mais c'était comme si nous avions tous participé aux combats. Mes parents invitèrent des militaires anglais à partager le repas familial.

Vous parliez leur langue ?

Non, mais quand c'est la fête, tout le monde se comprend, lui dis-je en souriant. C'était la Libération !

« Libération » En prononçant ce mot, j'éprouvai du plaisir et les images à jamais figées dans ma mémoire provoquèrent une émotion que je ne pus dissimuler. Le petit me regarda et vit mes yeux embués de larmes. Il déposa la photo et me fit un gros câlin.

La liberté de libérer le soleil

Martin Dupuis

Ce matin, j'ai à peine remis la lune en boîte, jusqu'au soir, et ouvert la cage au soleil, que celui-ci dégage, prend la liberté, volage, de partir vers un nuage. Flute! Vite l'attraper, le ficeler, le lier.

Mais au fait, pourquoi? Pourquoi ne pas le bétonner, tant que j'y suis? J'en ai la larme à l'œil, une goutte s'en vient à couler.

C'est peut-être un réflexe. Au fait, pourquoi ne pourrait-il pas aller crayonner un peu plus loin. Dans quel état d'âme me suis-je mis à vouloir le cadenasser? Des tas d'armes, tout de suite l'emprisonner. Je suis gêné, je me fusille du regard et je le laisse s'en aller, fouiller dans les parages, les étalages, rouler sa bosse, vélocipéder. Il a des rayons, tant qu'il ne crève pas ses pneus, ne tord pas son arrondi, ne lâche pas son porte-bagage. Il a tout le ciel pour aller se mirer, étendre sa lumière, sécher sa chaleur pour qu'elle soit plus chaude, lancer des brumes de vapeur, croire que ses rayons sont une chevelure.

Il pourrait même se faire un maquillage, le soleil, il a des crayons, non? Se mettre du bleu sur les yeux plutôt que toujours du noir, c'est ça, la liberté, peut-être du rouge aux joues, ou même mieux, du rose vermeil. Se teindre en vert les oreilles, pourquoi ne serait-il pas d'ailleurs homosexuel, le soleil, c'est sa liberté, et la lune serait masculine, elle a tant de difficulté à être pleine, et puis n'accouche jamais d'une autre lune.

Triste, chaque mois, l'astre s'en retourne le ventre vide, se recroqueville. Mince alors, il n'en reste qu'un quartier, son ventre n'était qu'une apparence, une espérance, elle était heureuse, mais ce n'était qu'une grossesse nerveuse. Désastre. Peut-être le mois prochain, cela pourrait-il marcher. Je vais lui chercher un rayon, un crayon, pour parachever le rond, fermer son hayon, elle n'est pas belle en haillons, faire l'arrondi de la lune. On notera au registre, au cadastre, que, cette fois, il y a une nouvelle lune. Jeter des dragées, des étoiles au ciel, on l'appelle Pampelune.

C'est tout ça, ma liberté, mon stylo, mon style, sans bâillon. Dire, avec un crayon, tous les vides que j'ai envie de virer, toute la liberté que j'ai envie de tracer.

Désir d'indépendance

Antonia Raya Garcia

Nice, avril 2015.

Lucie – une énergique vieille dame de 80 ans – est dans son jardinet. Il est tôt. Elle aime profondément ce moment de grâce où la nature se réveille, où les parfums se libèrent et où la rosée perle encore. De son banc, elle contemple son petit coin de paradis. Elle s'en occupe avec passion depuis bientôt deux ans, ce qui lui fait oublier ses trop nombreuses années d'amertume. Elle admire les quelques fleurs qui ont déjà percé en ce début de printemps. Son regard se tourne ensuite vers le ciel. Elle sourit. « La journée s'annonce une fois de plus radieuse », se dit-elle.

Lucie ne se fatigue pas de louer ce ciel bleu, infiniment serein. Comme si elle le découvrait chaque matin. Elle est heureuse et apaisée comme rarement elle l'a été.

Un papillon virevolte devant elle et ses pensées s'envolent vers les horizons lointains de son passé...

Dans les années soixante, Lucie est une belle jeune femme élancée, au regard mélancolique. Elle forme un beau couple avec Mathias Janssens, homme fort et vigoureux, au caractère bien trempé. Ils vivent à Roubaix, dans une grande maison agréable. Mariés depuis quasi trois ans, ils vivent leur phase de lune de miel pleinement, en totale symbiose.

À la naissance d'Isabelle, leur première fille, Lucie arrête de travailler comme le lui propose son mari. Cette décision la titille quelque peu, mais elle n'est pas femme à s'opposer et puis la petite a besoin de sa maman.

Lucie se consacre dès lors corps et âme à sa nouvelle vie de mère, de femme au foyer. «Lorsqu'Isabelle rentrera à l'école, je reprendrai mes dossiers, mes expertises», pense-t-elle avec conviction. Dix-huit mois plus tard arrive par surprise Pierre. Puis Nadine, la troisième, qui lui emboîte le pas.

Lucie aime plus que tout ses enfants qui lui apportent un bonheur sans égal. «Néanmoins, s'avoue-t-elle avec une pointe de culpabilité, ils me privent de mes projets de vie : travail épanouissant, autonomie financière, vie sociale...».

Bien vite, elle se sent prise au piège, coincée entre les biberons, les repas, le repassage, le ménage et le mutisme chaque jour plus pesant de son époux.

Et c'est ainsi qu'imperceptiblement, elle s'efface, elle se replie. Même aller prendre le thé chez Renée, sa chère voisine, ne lui apporte plus grand plaisir. Elle s'éloigne de certains proches et des amis qui se font d'ailleurs rares.

Elle ne cesse de revendiquer auprès de son époux de l'aide, un soutien. Mais lui reste imperturbable et fait fi de ses attentes.

Comment pourrais-je t'aider alors que mes journées sont harassantes, les responsabilités au bureau sont lourdes et prenantes, comme tu le sais. De plus, je pense gagner assez pour le ménage, n'a-t-il de cesse de clamer.

Avec le temps, ils se distancient. Lucie tient grâce aux médicaments, qui lui deviennent pernicieusement indispensables. Sa santé décline.

En ces années soixante, l'émancipation de la femme explose. Hélas, chez le couple Janssens, rien ne bouge. Cette libération n'a pas de place chez eux. Et pourtant, Lucie continue de rêver à une liberté bien illusoire, à un meilleur avenir, à retrouver même la tendresse et l'amour, comme au début de leur vie de couple.

Les années passent à une lenteur angoissante pour Lucie.

Les enfants, lassés par cette ambiance familiale douloureuse, prennent à tour de rôle bien vite leur envol. Après le départ de la cadette, Lucie se trouve devant un trou béant de solitude, sans réel but dans sa vie.

La maison devient trop grande, trop difficile à gérer. Elle est à bout de force ! À maintes reprises, elle implore son mari de déménager vers un appartement, car ils avancent en âge. Seulement, Mathias reste de marbre ; il se sent bien dans cette maison où ils ont vécu toute leur vie. De plus, il ne veut pas se priver de son atelier : les heures qu'il y passe lui font oublier toutes leurs tensions.

Lucie n'en peut plus.

Sa vie se ternit, elle est loin de lui apporter le bonheur qu'elle a tant idéalisé. « Naïveté de jeune fille », se dit-elle. Elle trouve quelque réconfort lors des brèves visites de leurs enfants. Et aussi auprès de son parterre de fleurs. Elle aime tant travailler la terre, y plonger ses doigts, la humer, sentir la force qu'elle dégage. Moments de douce détente, instants magiques pour elle.

Lorsque le médecin la met en garde, une fois de plus, sur sa fragilité croissante, Lucie, à ses 78 ans, admet enfin qu'elle ne peut plus continuer dans cette voie de destruction et qu'elle doit prendre son destin en main. Elle rassemble toute son énergie pour affronter Mathias. Lucie lui déverse alors tout son mal de vivre et demande avec fermeté du changement. Elle est mortifiée, elle tremble de tout son être, mais elle tient bon. Lui, interloqué par ce ton de voix insoupçonné et par ces questionnements qui lui semblaient définitivement tranchés, vacille. Il va jusqu'à son fauteuil, s'assied, ouvre le journal et se mure.

Face à cette révoltante indifférence, elle est prise d'une rage incontrôlée. Elle comprend qu'ils sont arrivés à un point de non-retour. Résolue, elle claque la porte et d'un coup de ciseaux imaginaires, elle décide de trancher, une fois pour toutes, les amarres. Elle pleure à chaudes larmes, son corps est secoué de spasmes, ses jambes peinent à la porter. Mais cette fois-ci, elle ne cédera plus, trop lasse par cette vie de désolation.

Ainsi, Lucie se réfugie momentanément chez une amie, un peu oubliée ces dernières années, qui l'accueille malgré tout avec chaleur. Il lui faut réfléchir : « Que faire ? Vers qui me tourner ? Pourquoi ne pas m'éloigner un moment ? ». Elle se souvient alors de sa cousine Louise installée à Nice depuis son veuvage.

Bien sûr que tu es la bienvenue, lui répond cette dernière avec compréhension.

Lucie, soulagée, précise bien que ce sera uniquement le temps d'y voir plus clair et de trouver un peu de quiétude.

Pendant ce temps, Mathias, totalement perdu et incrédule, alerte ses enfants.

Que lui arrive-t-il ? Cela fait plus de cinquante-cinq ans que nous vivons ensemble ! leur crie-t-il. Devant cette situation inextricable, les enfants sont abasourdis et se sentent totalement impuissants.

Ils essaient néanmoins de parler à leur mère, de raisonner leur père. Mais rien n'y fait, chacun campe sur ses positions.

À 78 ans et demi, Lucie, plus que jamais déterminée, s'envole pour Nice.

Le temps passant, elle goûte avec grand bonheur à cette liberté grisante.

Sa décision est prise, elle ne retournera plus dans le Nord ! Pour elle, là-bas, son cœur et sa vie sont aussi noirs que le ciel d'automne.

Elle s'installe alors dans un petit rez-de-chaussée avec jardin, selon ses modestes avoirs.

Jour après jour, elle se reconstruit et trouve un rythme de vie qui la satisfait pleinement : elle participe avec enthousiasme aux activités proposées par la mairie (jeu de cartes, Scrabble, couture...), se fait aussi quelques amies. Mais surtout, elle jardine des heures durant. Ce bout de terre est son havre de paix, lui assurant délasserment et vitalité.

Ses enfants lui rendent visite de temps à autre pour son plus grand bonheur.

Ils la trouvent sereine, souriante, même belle, comme ils l'ont peu vue.

Aujourd'hui, à 80 ans, au crépuscule de sa vie, Lucie se sent enfin bien avec elle-même. Elle n'en revient toujours pas de sa force et de sa détermination qui lui apportent tant de bonheur.

Avec délectation, elle savoure chaque instant de sa nouvelle vie, emplie de parfums de lavande, de thym et de liberté.



Ma Liberté

Geraldine Catino

Ma liberté
c'est d'être aimée de lui
sans te tromper
sans trahir celle qui dort à mes côtés.

Ma liberté
c'est d'être moi
et de vous aimer tous les trois.
Toi qui aimes mon rire
elle ma désinvolture
lui mon corps qui s'offre et se refuse tout à la fois.

Ma liberté
c'est d'être libre
de dire oui
de dire non,
de dire peut-être

Ma liberté
c'est choisir de ne pas choisir
d'aimer être aimée
sans contrainte ni peur du regard des autres.

Ma liberté
c'est d'être fière de la femme que je suis.

Je suis libre

Regina Röhrer

Née libre en Autriche, en pleine belle époque de socialisme et d'alerte smog.

Éduquée dans l'esprit catholique, librement interprété par ma mère.

J'étais libre de respirer l'air qui goûtait l'acier et qui sentait l'ail.

J'étais libre (ou presque) de porter des pantalons et de choisir mon métier, mes amours et mes activités.

Aujourd'hui, je suis libre d'agir.

Entre les limites

Ligotées à mes habitudes

En enjambant les obstacles

En évitant les coups, en transgressant les contraintes

Je suis libre d'agir.

Avec mes responsabilités

De maman

De citoyenne, d'enseignante, de consommatrice et de travailleuse.

Avec ma responsabilité collective.

Je suis libre d'agir.

Avec la bonne humeur

La confiance, la créativité

L'assiduité, la discipline, la persistance, la pertinence

Et l'optimisme, bien sûr, parce qu'il faut y croire.

Je suis libre d'échouer et de faire des erreurs

De me casser la gueule, de craquer,
de déconner complètement.

Libre de culpabilité ?

Je suis libre d'agir autour de moi avec de petits gestes.

Avec tendresse et attention, parce que ça ne coûte rien et que ça fait tellement de bien.

Je suis libre d'agir en célébrant la beauté de la vie et de l'amitié.

Je suis libre d'agir en cultivant la terre pour nous nourrir dans le respect du cycle de la vie.

En choisissant la production et le commerce que je veux soutenir avec mes achats nécessaires.

Je suis libre d'agir en partageant mes connaissances, mes passions, mes idées et mes pensées.

Libre de danser où je veux et quand je veux.

Libre de chanter fort et méga faux sous la douche et même en public.

Je suis libre d'embrasser le monde.

Je suis libre d'aller à pied ou de prendre le vélo pour sauver l'environnement en craignant de me faire tuer par un automobiliste ou un camionneur.

Je suis libre d'héberger des réfugiés en risquant d'être inculpée ou perquisitionnée en pleine nuit pour d'éventuels sans-papiers cachés chez moi.

Je suis libre de manifester mon mécontentement contre les politiques migratoire, environnementale, sanitaire ainsi que celles de l'enseignement, du logement et de l'urbanisme.

Je suis libre de voter démocratiquement, pour qui, quoi, quelle idée, programme creux de contenu, je ne compte pas dessus.

Je suis libre de parler d'Angela Davis, d'Olympe de Gouges, de George Sand, d'Hubertine Auclert, de Maud Wood Park, de Louise Michel, de Christine de Pizan et de tous les femmes et hommes qui luttent pour l'égalité et contre la discrimination.

Je suis libre de parler de Riss, défenseur de la liberté d'expression, de Ece Temelkuran, de Sun Wenguang, de Saïda Manai dans Le Chant des Hommes, de Nazim Hikmet et tous les artistes et poètes poursuivis et anéantis par leur gouvernement.

Je veux vous parler de Calamity Jane, de Semira Adamu et de leur courage de vie.

De Wetti, mon arrière-grande cousine qui cachait des poursuivis, de Zaïna Erhaim et d'Anita Augspurg qui se sont engagées dans la résistance.

Je veux raconter l'histoire de la femme qui se bat pour la place des filles sur le terrain de foot du quartier. Et l'histoire de Wassim qui a dû quitter toute sa famille pour pouvoir aimer un homme.

Je veux vous parler de la Compilothèque qui, depuis des années, ne se fatigue pas d'investir culturellement et socialement des espaces qui sinon seraient restés à l'abandon. Je veux vous parler du cinéma Nova qui est là pour nous faire découvrir un cinéma indépendant des lois du marché dit « libre ».

Et de la plateforme BXLRefugees qui agit là où le gouvernement n'agit pas, en accueillant des migrants en besoin d'un toit, d'une douche, d'un repas.

Je veux vous parler de tous ces bénévoles qui investissent leur temps libre pour les oubliés de la société.

Je suis libre d'agir en écrivant ces mots qui sont là pour les dire tout haut.

Dans l'espoir qu'ils résonnent et qu'ils prennent vie dans nos actes.

Dès maintenant.



Open

11 October 2021

Matin de liberté pour les chaussures

Martin Dupuis

Au salon, s'il y en a bien qui sont au courant des nouvelles fraîches, ce sont les pantoufles. Elles sont toujours flanquées devant la télé, les premières à écouter, à la RTBF, le journal télévisé, vautrées, à plat ventre, à absorber sans rien dire tout ce qui sort de la bouche de la présentatrice, sans prendre de recul.

C'est ainsi qu'elles avaient su qu'après des mois de confinement, un bout de liberté reviendrait le lendemain. Déjà même cela s'augurait-il ce soir-là, tout débiterait par le droit pour les cafetiers de pouvoir à nouveau servir des boissons. À condition que ce ne soit pas à l'intérieur de leur bar. Où donc ? En terrasse ? Encore fallait-il en avoir, mais ça, ce n'est pas le problème du gouvernement. Lui, il terrasse. Le peuple assoiffé coule. Fini le confinement imposé. Maintenant, la liberté est libérée dans un cadre strict.

À peine le journal télé de 19 h 30 achevé, les pantoufles sautent évidemment de joie d'apprendre cela. Enfin, pouvoir respirer, ne plus devoir supporter, à longueur de journée, les pieds nus du patron enfoncés. Il sera dehors attablé. Enfin ne plus être terrassées par l'odeur de transpiration de ses pieds nus confinés en permanence dans ses slaches. Parfois, c'était le bout des pantoufles qui ramassaient les odeurs d'entre les orteils, pour tout

dire pas toujours bien entretenus. Des nids à bactéries : quelle saloperie. Parfois, l'arrière de la semelle qui subissait la pression du talon qui, lui, recevait le poids de la colonne vertébrale, souffrance fatale. Ce talon humain et ses cales : quel scandale. Sentir des pieds qui, avant le confinement, étaient alertes et hardis, maintenant nus inertes et avachis, jusqu'au bout, supportaient tout le poids de sa lourde masse amorphe et cela se ressentait jusqu'aux ongles qui n'étaient même plus coupés : quelle saleté ! Avant, il mettait des chaussettes en état. À force, ses ongles, de vrais mulots, ont grignoté les bouts, jusqu'à dévorer le fil des savates. Le proprio s'en moque, comme de sa première culotte, en loque aussi sans doute. L'enfermement s'est mué en liberté, celle de rester en pantoufles, ne plus s'habiller et ne voir plus personne. Pantouflard, buvard de paresse, au point de même ne plus chérir ses charentaises : le comble ! La parenthèse se pare d'éternité. Ni lavé, ni coiffé : il n'a plus l'occasion de voir du monde, il prend son pied depuis la fermeture des bistrots, il passe son temps à l'intérieur, s'est fait livrer des bières et regarde la TV..

Encore s'il regardait des films, mais non, c'est le journal télévisé, donc il râle de ne pouvoir aller au bistrot rejoindre ses potes et tape du pied furax : ce sont les chaussons qui encaissent. Et il crie : « On veut de la liberté ! » Il lui suffit pourtant de marcher à l'extérieur, aller au parc jouer au foot avec ses trois copains sur

la pelouse. Ça, c'est permis. Eh bien non, il boit, écrase sa canette d'une main, la jette en l'air de l'autre, puis shoote dessus en criant de rage : « On veut la liberté ! ». Et qui encaisse ? Devinez. La pointe de la pantoufle.

Pour les baskets aussi, ça fera un fameux soulagement, car même le patron de club de sport commençait à prendre du poids à force de boire de la bière, manger les chips prévus pour les clients interdits de salle de fitness. Elles pressaient que plus tard serait la sortie, plus pénible serait l'exercice pour retrouver le volume d'avant. Un kilomètre à pied, ça écrase, ça écrase. Un kilomètre à pied, ça écrase les souliers. Les baskets, paradoxalement, angoissaient cette reprise, car le bonhomme allait bientôt se mettre à courir à nouveau tous les jours, même par temps de pluie, sur du macadam. Quelle catastrophe ! Dur dur, la semelle, courir dans les parcs : tout sales les talons et l'empaigne va être trempée. Ceux qui râlent le plus sont les lacets noués, serrés, étranglés. Car ils n'avaient plus l'habitude.

La liberté peut avoir un goût amer si on la voit du côté des chaussures.

Espoir d'un ailleurs

Antonia Raya Garcia

Les mains vides, le cœur plein de ressentiment,
Je fuis mon pays détruit par la folie inassouvie des hommes.
Je pars,
Cruellement désespéré, écrasé par la douleur et la peur.

Je pleure en silence
Ce pays anéanti, abandonné de sauveurs présumés,
Ce pays qui retient son souffle et qui m'étouffe,
Devenu chaos, noirceur et terreur.

Je pars et abandonne,
Dans la terre profonde, mes êtres aimés, mes racines,
Des espoirs volés, envolés dans l'air parfumé de soleil,
Les montagnes de mes jeux d'enfant insouciant, aujourd'hui
gardiennes des ruines,
Sous le regard désolé de la pleine lune.

Je pars.

Je dois abolir ces chaînes invisibles, briser les barreaux,

Sortir de ce territoire qui n'est que prison.

Marcher, partir loin est l'unique solution.

Forces de la nature et du vent,

Soyez les éclaireurs de mon intrépide errance.

Emportez-moi vers un ailleurs.

Accordez-moi un monde de couleurs.

Je marcherai sans limites, sans relâche,

avec la volonté infinie de l'atteindre.

Oasis qui m'abreuvera d'espérance, de paix et de liberté.

Ainsi soit-il.

Eux et moi

Jeannine Kerstius

J'ai cinq ans aujourd'hui. Ma famille va faire la fête pour moi. Enfin, quand je dis la fête, c'est un bien grand mot car rien ne semble normal aujourd'hui. Mes parents ont réuni la famille. Nous sommes nombreux mais rien n'est comme d'habitude. Je suis heureux de retrouver mes cousins et cousines. Pourtant les adultes ne sont pas joyeux. Ils se congratulent avec affection mais j'ai l'impression que quelque chose les empêche de rire et de parler fort comme toujours. Ma grande sœur n'est pas allée à l'école ce matin. C'est bizarre, je crois qu'il y a un secret que je ne comprends pas.

Et voilà que nos parents nous demandent de rester avec eux au salon.

Pas gai, le salon, on veut aller sur la terrasse, a dit mon cousin Hussein .

Mon père a répondu :

Trop dangereux les enfants, ce n'est pas le moment.

Mon plus grand cousin Abdoul m'a expliqué que des soldats tirent avec leurs armes, des fusils, des revolvers. Tout à coup, j'ai peur.

Nous sommes tous menacés, me dit-il.

Menacé, ça veut dire quoi ? Je ne comprends rien.

Je bougonne :

Les adultes sont vraiment difficiles parfois.

Ils discutent en faisant des grands gestes. Mon père se lève, marche dans la pièce, se rassied souvent ou parfois se tait longuement. Il est contrarié, je le vois et je ne sais pas ce qui se passe vraiment

C'est mon anniversaire, tout de même, je voudrais chanter, rire, jouer pour effacer toute cette tristesse. Mais la musique ne résonne pas. Pas question de danser aujourd'hui avec mes cousins et cousines.

Ce qui compte le plus pour moi, c'est la terrasse du haut. J'y fais voler mon cerf-volant. Je suis petit, mais je m'entraîne tous les jours pour la grande compétition entre voisins. Avec mes cousins, nous avons fabriqué un superbe dragon de papier et de bois. Quand il s'élèvera dans le ciel, tout coloré et libre, nous en serons très fiers. Dans le quartier, chacun essaie de construire le plus beau cerf-volant, le plus solide, surtout pour la compétition qui va se dérouler bientôt.

Et ce matin, tout s'arrête. J'entends des bruits étranges au-dehors. Ma mère ferme les volets. Je vois quelques larmes couler doucement sur ses joues. Je lui dis :

Tu pleures, maman ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est mon anniversaire et tu pleures ? Je n'aime pas ça. Moi je veux la lumière du soleil, voir la couleur du ciel. Je veux faire la fête !

Cette fois, ma mère pleure vraiment. Je panique :

C'est moi qui te fais pleurer ?

Ma grande sœur me prend par la main et m'emmène dans sa chambre :

Viens, je vais te raconter une histoire, me dit-elle.

Tiens, c'est bizarre, normalement, elle n'a pas le temps car elle doit étudier et, ce matin, on dirait que tout est changé.

Tu entends ces bruits dans la rue ? Surtout ne regarde pas à la fenêtre, dit-elle. Il y a des militaires partout.

Je joue souvent à la guerre avec mes petits soldats, parfois certains meurent mais c'est pour du rire, pas pour du vrai, c'est juste pour m'amuser.

Ma sœur me prend sur ses genoux et m'explique que des méchants soldats ont décidé de nous surveiller partout, même dans notre maison. Ils veulent nous empêcher de chanter, de nous amuser, de faire de la musique.

Mais toi, lui dis-je, qui joues si bien de la flûte, tu dois leur dire, leur expliquer comme c'est beau, la musique. Moi, j'aime quand tu joues !

Ma sœur se tait, elle baisse la tête et me dit doucement :

- Ecoute mon cœur, il faudra pour le moment arrêter tout ce qui nous fait plaisir, obéir gentiment aux parents, rester derrière les fenêtres closes et attendre des jours meilleurs.

Je la questionne :

- Meilleurs ? Comment ? Pourquoi ? Et... jusque quand ?

Ma sœur ne répond pas, elle me regarde avec un petit sourire triste, elle ouvre un tiroir et, lentement, y range ses cahiers.



**Chaque lecture
est un pas en avant pour la liberté
et un pas en arrière pour la dictature.**

Salim Boudiaf

Parenthèse

Antonia Raya Garcia

Il y a une quinzaine d'années, en fin de journée, par une pluie battante d'automne, les secours sont arrivés, sirènes hurlantes, et Maman a été emmenée par les ambulanciers qui n'arrêtaient pas de

crier :

— Madame, Madame, vous m'entendez? Restez avec nous, Madame...

Moi, du haut de mes onze ans, totalement pétrifié, je pleurais à chaudes larmes, inconsolable, à la vue de cette ambulance qui repartait à toute allure avec maman.

Deux adultes m'ont alors pris en charge. Ils me parlaient sans arrêt. Ce flot de mots choquait, rebondissait sur ma carapace. Rien ne faisait sens, comme si mes oreilles étaient hermétiques. Probablement inondées par ma peur et par cette solitude glaçante qui prenait possession de tout mon être.

Un des deux adultes, qui s'est présenté comme « Mohamed-éducateur », m'a pris la main et m'a fait entrer dans la voiture bleue stationnée sur le trottoir d'en face, feux de détresse clignotants. L'autre, « Saïd-assistant social », complétait des documents en me posant quelques questions qui restaient sans réponse.

— Ne crains rien, ta maman va s'en sortir ; bientôt, tu pourras la voir. Maintenant, on va t'emmener pour cette nuit dans une maison où logent d'autres enfants, dit Mohamed.

— Où ? Je veux ma maman, ai-je dit d'une voix à peine audible, sans comprendre vraiment ce qui se passait.

— Viens, il est tard, tu dois être très fatigué.

Malgré leur extrême gentillesse, je demeurais terrifié.

Après avoir roulé un certain temps dans un silence pesant, la voiture s'est arrêtée devant une grande grille. L'endroit ne me paraissait pas très réjouissant, même la lune semblait timorée. Au loin, une lumière s'est allumée et une dame est apparue. Elle a ouvert le portail grinçant et s'est directement adressée à moi avec une extrême douceur :

— Bonsoir, Rani, je m'appelle Charlotte, je suis éducatrice. Nous t'attendions. Viens.

J'ai senti son bras chaud se poser sur mon épaule. Avec elle, je suis rentré dans une imposante bâtisse aux briques jaunâtres. Les deux hommes nous ont suivis. Arrivés à la cuisine, une grande pièce froide au carrelage passé, elle m'a rapidement servi un chocolat chaud et une grosse tartine à la confiture, si je me souviens bien, de fraises. Par la suite, je n'ai plus pu manger cette confiture, trop associée à ce moment d'infortune.

Charlotte m'a confirmé que j'étais là « en dépannage » — j'ai pensé, comme un appareil à rafistoler — elle a poursuivi qu'un Juge du Service de la Jeunesse me recevrait le lendemain et qu'il prendrait une décision sur ce qui devait suivre. Je ne comprenais toujours rien, encore moins à ce jargon totalement nouveau pour moi.

— Mais... ma maman ? C'est avec elle que je veux être, ai-je répondu d'une voix étranglée.

Je n'obtins aucune réponse, mais leurs regards me semblaient peu rassurants.

Ensuite, l'éducatrice m'emmena dans une chambre à l'étage où un garçon dormait déjà d'un sommeil profond. Il n'a pas bronché.

La nuit fut longue et agitée.

Le lendemain, tout s'est vite enclenché : Tribunal de la Jeunesse - Juge - décision — transfert vers un autre foyer situé quelques communes plus loin, avec d'autres éducateurs, d'autres enfants, d'autres briques jaunes.

— Je veux voir maman, où est-elle ? Je veux aller avec elle. Je n'avais de cesse de répéter mes demandes dans un sanglot étouffé.

— Bientôt. Pour l'instant, elle a besoin de repos, comme toi, fut la seule réponse de Nathalie-éducatrice.

Je n'ai pas pu choisir et je suis resté là avec ma petite valise brune, mon mince sac à dos et ce lourd fardeau de questions pleines d'angoisse.

Le rêve que maman et moi partagions d'être libres, loin de la guerre de chez nous, toujours à deux, dans un appartement chaleureux, dans ce pays de tous les possibles — du moins dans notre imaginaire — me semblait à ce moment-là envolé, ruiné à jamais !

Jusque-là, la vie ne nous avait pas beaucoup souri. Lorsque père nous a quittés pour disparaître dans la nature, maman était parvenue à trouver un peu de travail. Oh, pas grand-chose, quelques heures en milieu de journée dans un restaurant pour y faire la plonge avec, occasionnellement, des extras et un peu de ménage dans le quartier.

On s'en sortait à peine, mais nous étions ensemble et confiants de lendemains heureux. Malheureusement, tout s'est arrêté brutalement pour cause de fermeture du restaurant suite à une inspection. Plus de travail ! Plus de revenus ! Plus de projets !

La descente aux enfers s'est alors engagée, même si maman a continué à se battre. Elle courait d'un service à l'autre, d'un resto social à l'autre pour ramener quelques vivres et, invariablement, sans aucune possibilité de travail.

Quémander, qui aux yeux de maman était associé à de la mendicité, devenait avilissant pour elle. Je sentais la honte l'envahir comme d'ailleurs le désespoir.

Jusqu'à cette terrible soirée.

Après son hospitalisation, maman a séjourné une longue période dans une « maison pour femmes en difficultés » aux vies brisées comme la sienne. Il lui fallait du temps, lui disait-on. Le temps de se « refaire », de reprendre son destin en main.

Elle m'a rendu visite aussi souvent que possible, accompagnée au début par un travailleur social. Nos longues promenades dans le vaste jardin de l'institution étaient une véritable bouée d'oxygène pour tous les deux. Nous apprécions ces moments de grande tendresse et d'intense complicité. Nous enjolivions nos vies, notre avenir.

Malgré son aspect fragile, je sentais sa force revenir, son envie d'aller de l'avant et de clôturer cette parenthèse douloureuse dans nos vies.

En attendant, j'ai vécu dans cette maison du juge où j'ai appris à dompter mon impatience, mes inquiétudes. Je suis resté discret, faisant peu de vagues. Persuadé que c'était la meilleure façon de m'en sortir. Les taquineries à mon égard étaient courantes. J'avais été baptisé par certains « Indiana ». Ils me considéraient comme différent à cause de mon léger accent, mon teint basané et mes cheveux noir de jais. Mon caractère réservé intriguait aussi. J'ai dû certainement faire mien cet adage qui dit : « Les plus grandes peines sont muettes ».

Ainsi, ma solitude, je l'ai comblée de mots. Ma colère, je l'ai dominée, pliée au rythme des stylos vidés. L'écriture a été mon refuge, véritable compagnon fidèle et salvateur dans ma traversée du désert. Les mots avaient le don de me réparer, de me guérir, de me libérer.

Dans la salle d'études était affichée une phrase en grandes lettres rouges :

« Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas les faire, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles. »

Sénèque

À force de la lire, j'ai vraiment pris conscience que mon destin était entre mes mains.

À partir de ce moment-là, j'ai décidé qu'il me fallait oser, me surpasser. En conséquence, je me suis mis à étudier, à assouvir ma soif d'apprendre pour mieux sauter les obstacles que la vie impose parfois, peut-être trop souvent.

J'ai eu la chance de croiser de belles personnes qui ont cru en moi et m'ont soutenu dans mes objectifs. Même après mon départ de l'institution pour rejoindre maman dans notre logement social.

Cet épisode, dans nos vies, nous a fortement marqués. Néanmoins, il nous a rendus aussi plus forts et plus déterminés.

À chacune de mes réussites, maman gagnait en sourires, en équilibre et en bien-être aussi. Régulièrement, je lui faisais la lecture, étendu avec elle sur cette moquette râpée. Elle buvait mes mots avec admiration, fascinée par ces histoires qui lui échappaient parfois. Son regard plein d'émerveillement, mais surtout d'amour, a toujours été mon élément moteur.

Notre quotidien a pris un autre envol lorsque maman a un jour franchi la porte d'une classe d'alphabétisation. Certes, son apprentissage a été laborieux, mais elle s'est accrochée comme à une bouée salvatrice. Elle savait qu'autonomie et indépendance l'attendaient au bout du tunnel.

Ce qui a été une réelle libération pour elle a été une grande fierté pour moi.

Nous avons poursuivi notre vie tout en continuant à croire en cette bonne étoile qui devait briller quelque part pour nous.

J'ai terminé mes études.

Maïa a croisé ma route par un beau jour d'été, aussi solaire que belle. Elle a rejoint nos vies et nos espoirs.

Nous nous sommes emparés de ce bonheur que nous savourons délicieusement à chaque instant, conscients de notre chance.

Aujourd'hui, jeune avocat, je me bats pour les invisibles, les oubliés de la société.

Tous ces êtres fragiles qui ont aussi droit à leur bonne étoile.

Un monde étrange

Jeannine Kerstius

Il est dans un monde étrange. Une ville, un village ? La question se pose, car il est entouré de personnes différentes. Tout lui paraît bizarre, rien n'est normal. Les gens parlent très peu, se déplacent lentement, sans énergie. Il ne comprend pas leur apathie et essaie de les interpeller. Ils sont tristes et taciturnes, sans réactions.

Il se sent passablement énervé, cette ambiance l'angoisse. Où suis-je ?, se dit-il. Que faire ?

Assis au bord d'une fontaine, devant un petit groupe de personnes qui semblent l'ignorer, il décide de rompre la glace. C'est sa spécialité. Il est spontané et aime les échanges. Des yeux, il cherche un sourire, une attention, un signe de sympathie. Mais le charme n'opère pas.

Il est de plus en plus perturbé quand un enfant s'approche et lui dit :

Tu connais des histoires ?

Oui, bien sûr, comme tout le monde, dit-il.

L'enfant le regarde et fait :

Des histoires amusantes ?

Pourquoi pas ? Écoute bien, je vais te raconter ce que je faisais quand j'avais ton âge.

L'enfant, intéressé, s'installe sur la margelle. Quelques adultes le rejoignent. Alors, il parle. Il leur parle des jeux, des promenades, de la beauté de la nature, de la cueillette des fruits, des rencontres joyeuses, des voyages, des fêtes.

C'est quoi, les fêtes ?, demande l'enfant.

Il essaie d'expliquer ce qui lui semble tout naturel et se rend compte, en évoquant sa vie, que ses paroles ne signifient rien pour eux. Les regards sont sceptiques, incrédules.

Serait-il le seul survivant d'un monde qui n'existe plus ? Est-il devenu un personnage extravagant, perdu au centre de cet endroit déshumanisé ?

Alors, il s'obstine. Il raconte l'odeur des foins, des fleurs, la saveur des fruits, le chant des oiseaux. Il est heureux de leur expliquer les bonheurs simples : le rire des enfants, les joies en famille, les sorties entre amis, les spectacles, les musées, les musiques. Il évoque des souvenirs que nul ici ne semble connaître.

Eux n'ont pas de mémoire. Isolés, sans possibilités de distractions, l'unique endroit clément de ces lieux est le point d'eau. Un coin de relative détente, de rencontres éphémères.

Il parle, il veut leur apporter du rêve et ose évoquer le mot « liberté ». Ce mot qui semble proscrit, effacé, oublié, inconnu.

Leur vie quotidienne est régie par des règles strictes, des contraintes, des obligations de survie. Les habitants de cet étrange ville ou village, qu'il n'arrive pas à situer, sont résignés, apathiques, insensibles. Tout leur univers est dominé par des lois exigeantes qui guident les activités et le mode de vie de chacun.

Un jeune couple l'écoute avec une grande attention. Insensiblement, quelques larmes coulent de leurs yeux. Étonnés, ils pleurent pour la première fois. Des personnes âgées semblent réagir avec compassion, comme si, tout à coup, quelque chose se débloquent, remontait à la surface de leur mémoire. Ce mot « liberté » les interpelle, résonne en eux comme un chant mélodieux. Il devine une esquisse de sourire sur les visages.

C'est alors que le réveil sonne. Un avertissement strident l'arrache de son rêve et le ramène à sa vie quotidienne. La vie qui lui semble soudain si belle.

La liberté, pour laquelle il manifeste si souvent, lui saute aux yeux. Il est libre de chanter, même s'il chante faux ; libre de marcher, même si le trajet lui semble si long ; libre de parler, d'exprimer son opinion, même si elle n'est pas toujours partagée.

Ce matin, il respire mieux, il abandonne ses angoisses et va profiter de tous les instants de sa fabuleuse liberté

Thé ou café ? Tartines ou céréales ? Chemise ou tee-shirt ? Vélo ou voiture ?

Tout est relatif, pas vrai ?



La mer

Geraldine Catino

Enfant, l'été, j'attendais le crépuscule pour regarder la mer et nager dans l'écume des vagues.

J'étais certaine qu'en nageant suffisamment longtemps, je pouvais atteindre la ligne d'horizon avant que le soleil ne s'y noie.

Chaque soir, je nageais toujours un peu plus loin avec parfois la boule au ventre de ne pouvoir revenir au rivage. Mon corps insouciant connaissait ses limites, que je provoquais. Parfois, les vagues m'emportaient trop loin.

Un soir, j'ai perdu pied, plus de souffle, plus de force dans les bras et les jambes. Les vagues étaient trop hautes et trop fortes pour mon corps d'enfant. Je me noyais. Un pêcheur qui me regardait du rivage, comme à chaque soir, m'a sauvé de justesse. Je n'ai jamais rien dit à mes parents.

Depuis ce fameux soir, au lieu de nager, j'allais regarder l'horizon assise près du port. J'avais pris l'habitude de rejoindre le pêcheur et pendant qu'il rafistolait ses filets avant d'aller pêcher, il me racontait des histoires de marins.

Il me narra l'histoire d'un paquebot parti en 1939 vers la liberté en ayant à son bord neuf-cent-soixante-trois passagers qui fuyaient la guerre et l'extermination. Hélas, aucun pays ne leur donna le droit d'accoster. Le paquebot, après avoir erré dans

les océans entre les deux mondes, malgré la ténacité du valeureux capitaine, avait dû faire demi-tour et revenir là, où pour ces hommes, femmes et enfants, c'était l'enfer.

Il me relata l'aventure de cet autre bateau transportant des survivants d'une guerre sanglante et dont aucun pays ne voulait. C'est ainsi qu'on leur donna un bout de terre promise, c'était un 1947.

Il me parla de son grand-père qui partit pour l'Amérique et dont le bateau coula avec tous les migrants italiens près des côtes américaines. Ils se noyèrent tous, sans pouvoir être secourus à temps.

Parfois, en été, je prenais le bateau avec lui, lors de nuits sans lune. Lorsque le sirocco soufflait fort, il me disait : « Écoute, c'est le chant des sirènes. Elles consolent les marins qui pleurent un amour, et les entraînent avec elles dans les fonds marins d'une ville interdite, "l'Atlantide".

Je me voyais sirène et nager aussi loin que mes rêves.

Aujourd'hui, adulte, souvent, je me promène le long de cette plage du sud de l'Italie, mais je n'y nage plus. Non pas par

peur : depuis longtemps, les vagues me sont devenues amies. L'horizon, je l'ai frôlé bien des fois sans jamais l'atteindre. Si je caresse toujours l'azur de cette mer si belle, si bleue, je n'aime plus ce qu'elle est devenue, une sépulture pour ceux qui ont rêvé trop fort de liberté.

À mes côtés, le vieux pêcheur pleure, en colère. Il ne pêche plus de poissons depuis longtemps, mais son bateau est prêt à prendre le large. Tous les soirs, il regarde l'horizon et prie pour ceux qui tenteront d'atteindre le rivage et qui n'arriveront jamais à bon port.

Sa mer n'est plus que le cimetière d'une terre interdite : « Lampedusa ».

Aujourd'hui, juste avant de prendre le large, le vieux pêcheur est mort.

Il m'a légué son bateau, transmis ses valeurs ; alors, cette nuit, c'est moi qui prends la mer et j'imagine, de l'autre côté de l'horizon, là où le soleil se couche, des hommes, des femmes et des enfants qui rêvent de liberté.

Mondes parallèles

Antonia Raya Garcia

Pendant que moi je me détends dans mon bain,

**Elle parcourt des kilomètres
pour trouver de l'eau.**

Pendant que moi je nourris ma poubelle,

**Elle cherche désespérément
de quoi s'alimenter.**

Pendant que moi je manifeste
pour mes libertés tronquées,

**Elle subit des violences
en son corps et son âme**

Pendant que moi je clique à la recherche
d'une destination de vacances,

**Elle tente de trouver
une embarcation de fortune.**

Pendant que moi je me prélasse
en bord de mer,

**Elle affronte les vagues de ce cimetière
à ciel ouvert.**



Pendant que moi je festoie avec mes amis,

Elle décompte les cadavres engloutis.

Pendant que moi j'étais ma vie
sur les réseaux sociaux

**Elle longe les murs,
invisible et silencieuse.**

Pendant que moi je me balade en toute quiétude,

**Elle est arrêtée et expulsée
sans aucune humanité.**

Pendant que moi je brandis un calicot
dénonçant l'injustice,

Elle la subit outrageusement au quotidien !

Nos vies se croiseront peut-être un jour,
Poings levés, nous revendiquerons, en toute liberté,
Égalité et fraternité,
Pour elle et pour tous les exilés.

La migrante. Portrait de femme

Martin Dupuis

La forêt qu'elle traversait était un peu comme son fast food. Elle s'y servait, elle se croyait à Sherwood, la migrante.

Elle devait parfois chasser une pie qui voulait manger toutes les framboises, toutes se les accaparer, ou, du moins, presque toutes.

De temps en temps, si le vent, allié de l'arbre, l'empêchait d'attraper la pomme, il fallait bien qu'elle le mette en déroute, mais là, à cet endroit, elle n'était que de passage, à peine pour casser la croûte, peler la peau, et puis en route, la migrante.

Car en plus d'être dessinatrice, elle imaginait son chemin, son destin. Elle était destinatrice, la migrante.

Son chemin était en arc, en arc-en-ciel, pour rejoindre un coin un peu plus merveilleux, plus coloré, plus vermeil. Elle avait plus d'une corde à son arc, la migrante. L'idée de défaire ces cordes lui traversa l'esprit. Elle les étalerait sur le sol, les unes à côté des autres. Les tresser comme une natte, un tapis, serait plus doux pour ses pieds, se disait-elle.

Une première corde teintée en vert dans les feuilles des forêts traversées ou dans les prés et les champs : c'était la plus importante, la couleur de l'espoir : elle la déposait devant elle ainsi, le premier mètre, bien fin, de son chemin. Elle s'en allait alors grimant le sol, la migrante, comme bon lui chantait. Cette corde verte, elle la voulait vert fluo, pour avancer aussi et surtout dans le soir.

Puis une autre corde elle, teintée de sable, jaunie donc, pour lui donner de la lumière. Sur celle-là, c'était chaud, plus facile à poser le pied. Le tapis s'élargissait.

Une des cordes de son arc, baignée dans l'eau d'une mare, marre de nager, marre de, toujours, se noyer, le moral à sec : cette corde se teintait alors en bleu : fantastique. Elle la tissait bleu élastique pour passer au-dessus des mers, de l'Atlantique ou du Pacifique, alors ça devenait magnifique. Un peu la trouille au-dessus. Pas cousu de fil doré, cette traversée sur deux pieds. Mais il fallait bien qu'elle en ait, la migrante, des couilles. Pas le moment qu'elle se rouille. Encore joindre la dernière corde pour atteindre la côte des Pouilles. Elle atteignait l'Italie par les airs. Mettra-t-elle la corde rouge, celle de la couleur du sang qu'elle fuyait, ou celle de l'amour, de l'amoureux qu'elle abandonnait, ou encore le rouge amour que, d'avance, à ce nouveau pays elle portait, ou le rouge du petit dessin de cœur qu'elle envoyait à toutes les capitaines Carola Rackete qui transportaient celles qui ne marchaient pas en l'air sur des fils, mais nageaient comme elles pouvaient, ou non, au fil de l'eau vers Lampedusa, à quelques brassées, poignées de main de là ? Tir à l'arc, tire — moi de là.

Abschiebung. Expulsion.

Regina Röhrer

Je me souviens encore de la première glace qu'on a partagée au « Schwedenplatz ».

Je t'avais compris tout de suite. Moi aussi, j'avais connu cette sensation d'être différente des autres et toutefois de vouloir à tout prix leur ressembler.

On a bien grandi depuis. On a fait des rencontres. Des gens avec de grands esprits qui nous ont fait découvrir des livres et ce qu'est la liberté ; d'être qui on est. Tu te souviens de Miriam qui s'intéressait aux filles qui rêvaient d'investir l'espace public, principalement conçu pour et utilisé par les garçons. Au début, on ne comprenait que dal. Un jour, tu m'as dit : « Miriam m'a énormément ouvert les yeux sur ma manière de me construire, d'avoir des rêves et d'y aller pour les accomplir. »

Et tu en avais, des rêves. Surement, tu allais passer ta « Matura » en juin, tu es douée. En septembre tu allais commencer des études de droit, qui devaient t'amener un pas plus loin dans ton engagement pour la défense des droits humains.

Et puis, il y a eu ce jour, on était en 5e, presque 16 ans, la vie était en train de s'ouvrir devant nous, les fêtes, les manifs, la musique, le sexe, jihaaaaaa! Et il y a eu ce jour. Je me souviens, nous discussions en classe sur les droits humains. Tu n'étais pas là. En sortant dans la cour, je t'ai vue. Tu avais une lettre entre les mains. Ton regard me fixant me faisait peur. Tu m'as montré d'abord l'enveloppe. Je lisais dans ma tête : « Bundesamt für Fremdenwesen und Asyl ». Et puis, la lettre.

Je me souviens que les mots tournaient dans ma tête et que je finissais par saisir « Ablehnung des Asylantrages » — rejet de la demande d'asile.

C'était il y a trois ans. Un choc. Le temps passait. L'avocat porta plainte, des dates étaient repoussées, « Duldung » — résidence tolérée, la maladie de ton père, et puis le covid, lockdown, bazar. Fuck, t'en as chié quand même. Finalement, tout ça a fait que tu étais encore là, avec ta famille, à Vienne et nous étions connectées tous les jours. Et nous avançons ensemble. Nous étions importantes, faisant partie de la société, la construisant, exigeant d'être considérées.

Et là, tomba du ciel, nous tous abasourdis, en pleine pandémie, où toute administration semblait encore plus paralysée que d'habitude, la décision, le verdict, l'expulsion !

Le soir, j'entendais le Ministre de l'Intérieur aux infos « ZIB2 » : « Comme père, je suis bouleversé. Les parents ont consciemment abusé du droit d'asile et ainsi mis leurs enfants dans cette situation. » J'avais envie de dégueuler.

Après huit ans de combat et ton investissement dans les études et la vie sociale dans ce putain d'État, tu dois retourner en Arménie. Tu n'as plus aucune connexion avec ce pays. La plus grande partie de ta famille restante s'était réfugiée du Karabakh en '93 et se trouve aujourd'hui en Géorgie. Beaucoup sont morts, quelques hommes sont encore en résistance au Karabakh. Ton frère, d'ailleurs, risque de se faire recruter par l'armée pour continuer la guerre éternelle.

Et toi, où vas-tu atterrir ? Auras-tu accès à des études ? Tu

parles encore à peine la langue. Tu te sens Autrichienne, plus que moi.

Tu me manques déjà. Pourtant, c'était seulement hier, à quatre heures du matin, qu'on vous a escortés à l'aéroport. Dans la presse, j'ai lu aujourd'hui que la présence de la police était effrayante. C'était la « WEGA », une unité spéciale pour les opérations à haut danger. Ils étaient plusieurs douzaines, masqués et avec des chiens, pour accompagner deux familles avec des enfants. C'est scandaleusement inhumain.

Nos mouvements de résistance, les mobilisations des écoles, des politiciens, des maisons de jeunesse, de la plateforme « SOS Mitmensch », l'engagement des citoyens et citoyennes n'avaient servi à rien. Depuis ce soir que j'ai reçu ton WhatsApp « polizei holt uns. ich hab angst », je n'ai pas arrêté de courir, d'écrire, de poster, de téléphoner et de manifester. Les arguments étaient cependant solides comme rocs. Les avocats demandaient l'autorisation de séjour pour raison humanitaire, l'UNICEF appelait à la protection des droits de l'enfant. En vain.

Sans pouvoir finir ton repas du soir, tu avais une demi-heure pour faire ta valise, rassembler tes affaires les plus chères. Et puis « Schubhaft-Gefängnis Simmering » - centre fermé.

On croyait encore à ton sauvetage, devant la fenêtre avec nos banderoles à la con. « No border ! No nation ! Stop deportation ! » Je me sentais comme saoule, le monde autour disparaissait. Enfermée dans une serre de désespoir, j'ai attrapé ton dernier regard, inondé de larmes.

Et puis quoi ?



Ma belle hirondelle

Zohra Temsamani

Elle est partie en chantant, ma belle hirondelle

Faites comme elle, prenez la pause
Suffit d'un instant
Abrisés sous ses deux ailes
Partez dans le vent

Suivez votre rêve

La vie est tellement brève
Laissez passer le temps
Le temps d'une trêve
Le temps d'un poème

Elle est partie en chantant
Ma belle hirondelle

Libre avec un grand L
Partez dans les cieux
Quittez la grisaille
Pour un beau ciel bleu
Voyez comme il suffit de peu

Elle est partie en chantant
Ma belle hirondelle

Soyez libre là où vous êtes
La plus belle des libertés est celle d'être soi-même

Escapade

Jeannine Kerstius

Ce petit hôtel sur la mer Égée, Jocelyne le connaît bien. Elle l'apprécie pour son caractère familial, sans organisation de fêtes bruyantes, sans air conditionné, sans télévision, sans piscine. Trois bâtiments de deux étages, aux larges terrasses, répartis sur une vaste pelouse bordée par la mer. Ambiance idéale pour elle qui, vu son grand âge, fuit la foule et son agitation.

Une nouvelle journée commence. Le cœur joyeux, elle se prépare à profiter de tous les instants. Déconnectée des infos et messages moroses, trop souvent tragiques, elle se sent libre. Libre de se laisser envoûter par les reflets de la mer limpide et calme. Libre d'écouter le chant frénétique des cigales dans les oliviers. Elle est libre de flâner, de laisser errer son regard sur les montagnes environnantes,.

Se baigner dans ces eaux cristallines et douces, se sentir légère, délestée du poids des ans, la régénère. Une métamorphose s'installe. Jocelyne jubile :

J'ai vingt ans, quinze ans!, se dit-elle.

Elle nage, s'évade loin des soucis du monde, retrouve les gestes de sa jeunesse sous la voluptueuse caresse de l'eau. Le soleil prend la relève en la pénétrant de sa chaleur. Sans en abuser, elle se réfugie sous les palmiers trapus et amples qui proposent une ombre salvatrice. Animées par une brise bienveillante, les larges palmes frémissent et jouent à cache-cache avec le bleu du ciel. Ce ciel bleu, incomparable, qui lui a tant manqué.

Ah, je suis bien, soupire-t-elle. Elle sourit béatement, tout son corps se détend, son esprit s'évade.

Elle savoure la liberté de ces journées sans horaire, sans contraintes, au gré de son humeur, au gré de l'harmonie du soleil et de la lune. Cette lune pleine si rousse, qui s'est levée l'autre soir sur l'eau, lui a offert un spectacle émotionnant. Apparition soudaine qui lui rappelait d'autres clairs de lune, d'autres cieux, d'autres caresses. Elle est libre de rêver, de se remémorer le passé, de se réjouir du présent.

Jocelyne est heureuse, elle n'a pas fini de rêver à ces instants magiques de liberté, éphémères, mais intenses.

Elle songe déjà à une prochaine escapade.

Je m'en balance

Antonia Raya Garcia



Invectives qui me poursuivent
Et que je défie, n'en déplaise
Avec légèreté et suffisance
Gouailleries, moqueries
Pour ma part, inepties
Oui, je suis différente, et alors ?

Je ne réponds pas aux canons de beauté actuels, certes !
Je ne me plie pas aux diktats en vogue, fort heureusement !
Je ne suis pas une pétasse de magazine, sans aucune façon !
Je ne veux pas être une autre que moi ! Absolument !

J'apprécie mes rondeurs
J'adore cette générosité
J'affectionne mes formes voluptueuses
Bref ! Je suis pleine de bienveillance

Je revendique la liberté d'être celle que je suis
Tendrement enveloppée, sans complexe, sans malaise
Débordante de vie
Savourant chaque instant avec délice et gourmandise

Me regarder dans un miroir ne me fait pas peur
Le pèse-personne ?
N'est pas mon ami, ni mon ennemi
En fait, je m'en balance !

Je suis comme je suis
J'en fais ma force, ma philosophie.

Parcours d'une femme battante

Zohra Temsamani

Elle avait entamé des études de pharmacie à Oujda qu'elle n'a pas eu l'occasion de terminer. À un certain moment de sa vie, elle ne savait plus sur quel pied danser.

Alors, elle a décidé de quitter son pays natal, le soleil, les plantations d'amandiers de son papa. Son rêve, c'était de voyager, partir au loin, peu importait la destination.

Ce qui n'était pas facile à accepter par ses parents.

Le départ d'une jeune fille seule pour aller vivre au loin...

Dans le silence de la nuit, elle prend sa décision.

Finalement, elle quitte le Maroc pour l'Espagne.

Elle a travaillé à Séville comme retoucheuse dans un gigantesque atelier. Pendant sept années, elle a acquis beaucoup d'expérience en tant que couturière retoucheuse. Elle aimait la perfection et le travail bien fait.

Elle était d'apparence froide et mystérieuse, il fallait prendre le temps de la connaître pour l'apprécier. Sa présence était chaleureuse.

J'aimais beaucoup les travaux qu'elle faisait, elle crochetait à une vitesse incroyable, tricotait des choses magnifiques, les travaux d'aiguille étaient sa véritable passion.

Sur les réseaux sociaux, elle a fait la connaissance de Karim qui vivait à ce moment-là à Bruxelles, ils ont sympathisé.

Après avoir longuement fait connaissance et partagé des bons moments en ligne (oui, cela se faisait déjà), ils décidèrent de se rencontrer.

Un beau jour, elle se lance et prend la décision de quitter l'Espagne.

C'était en novembre 2009. Elle débarque donc à Bruxelles et s'adapte peu à peu aux habitudes et au climat du pays.

Elle emménage avec Karim, ils formaient un couple unique, ils se sont aimés...

Elle s'occupait de son foyer et était heureuse. Il l'appelait l'Amour de ma vie !

Le bonheur n'a duré qu'un an. On aurait dit que le destin s'acharnait contre elle.

Au mois d'août de cette année-là, les médecins diagnostiquent à Karim une cirrhose du foie déjà bien avancée. Il commence un traitement, son état de santé se dégrade, il décède quelques mois plus tard, après avoir passé onze jours aux soins intensifs.

Veuve à 42 ans, elle remonte la pente en se frayant un chemin, se bat pour retrouver un travail et régulariser sa situation en Belgique.

La jeune femme a pu retravailler quelques années puis a dû malheureusement quitter la Belgique. Elle a été expulsée. Il ne s'agissait pas d'une arrestation mais d'un ordre de quitter le territoire.

Dans la loi, pour officialiser sa situation, il faut avoir un an de vie commune ou avoir un enfant.

Rafika vit actuellement à Oujda. Elle a créé sa propre société de transfert d'argent.

La chèvre de Monsieur Martin

Martin Dupuis

En choisissant à vingt ans ce kot communautaire très alternatif au milieu des prés, je savais quelle liberté je revendiquais. Une chambre à moi à ne pas devoir partager avec les deux frères et sœurs cadets, et surtout, une pièce que je pourrais rejoindre sans devoir traverser la chambre nuptiale des parents après mes fréquentes frasques nocturnes. Le hibou a-t-il, lui, son nichoir dans une volière ? On m'avait une première fois coupé le cordon ombilical à la naissance, plus tard, on me cisailla le cordon d'Œdipe. D'initiative, ici, j'achevais cette césure : la chaîne qui me liait à certaines normes sociales. Il resterait, comme attache, le lien affectif.

Quand on m'a proposé d'adopter une chèvre comme animal de compagnie, c'était le dernier bout de laisse que je coupais par rapport aux consignes familiales. À moins que, justement, la règle familiale n'impose de prendre de la liberté du moment qu'elle soit originale ? C'est ainsi que Julie, la chèvre, est rentrée si facilement dans mon histoire. Pour l'ancienne proprio, se débarrasser de sa chèvre, c'était recouvrer sa liberté. Pour moi, accueillir un animal si différent, c'était parachever mon image de personnage libre de tout préjugé, prêt à l'impossible, libéré à tout jamais d'une vie BCBG. Et la biquette, quelle liberté manigançait-elle ? Elle se gardait bien de me le dire.

Elle était bien particulière, Julie, ma chèvre, l'arrière-petite-fille de Blanchette, celle de Monsieur Seguin. Sa seule raison de vivre : une folle envie de s'enfuir, s'enquérir de l'inconnu, sourde à l'hallali, car elle ne craignait pas les loups des temps modernes. Sur la grand-route toute proche, les Jaguars qui roulaient à vive allure n'en auraient fait qu'une bouchée.

De caractère jalouse, ma chère Julie avait été rappeler au vieux Jules, le jardinier octogénaire du quartier, que c'était une provocation de cultiver des choux au nez et à la barbichette d'une biquette, surtout son homonyme féminine. Elle ne connaissait pas le terme « propriété privée ».

Au train où elle accumulait les escapades, je me demandais jusqu'où elle repousserait les limites de sa prise d'initiative. Je n'ai pas traîné à le savoir.

Je me revois bien ainsi revenir éreinté d'une longue journée. Déjà de loin, de profil, seul, se découpe sur l'horizon le piquet de métal, fatal, sans la sale gatte qui s'est faite la malle, a pris ses sabots à son coup. Elle s'est dé faite de son piquet et se balade quelque part avec son collier et un bout de chaîne. Me voilà bon pour courir chez les voisins vérifier dans quel potager elle est allée faire son marché, dans quel jardin fleuri elle s'est servie, dans quel verger elle a été manger. Personne n'a vu la matrone, pas de trace de la vorace. Aurait-elle été piquer une tête jusque Louvain-la-Neuve à force de me voir la tête dans les syllabus ? Je file au petit bureau de police tout penaud, j'avais à peine vingt ans. Il faut imaginer ma tête, les cheveux en bataille, à cette époque, la liberté capillaire n'avait d'égal que les cours de sociologie libertaire, le courant d'antipsychiatrie, et mon habitat alternatif.

Quand je précise au policier que mon interpellation pour cause d'objet perdu concerne ma chèvre sans que je ne sois fermier ni que mon animal n'ait de puce identificatrice, il est assez embêté sur la case où il doit retranscrire la plainte. Heureusement pour nous trois (le policier, Julie et moi), juste à la seconde, par un coup de main du destin ou par une puissance divinatoire, son talkie-walkie - le gsm de l'époque - vibre. Je l'entends parler d'une patrouille interpellée car une chèvre rentrée dans un entrepôt du zoning industriel qui n'a pourtant rien à voir avec un dépôt alimentaire. L'intuition me fait deviner que ce ne peut être que ma chèvre savante pour s'aventurer dans une entreprise. Les autres ruminants seraient restés dehors à brouter. La mission des forces de l'ordre est de libérer les travailleurs de ce turbulent personnage, car il s'agit d'une entreprise scientifique. Les forces de l'ordre m'invitent donc à embarquer dans leur combi. C'est la première fois que je monte avec plaisir dans cette engin associé plutôt à la privation de liberté. Sur place, en effet, on n'est pas loin de mon habitat, pour une biquette en balade, c'est-à-dire une petite demi-heure à vol d'oiseau, sans traîner. En façade de la grosse bâtisse, une grande porte coulissante qui, si elle était ouverte, ne pouvait que donner envie de rentrer. Je suis fier que Julie se soit intéressée aux recherches physico-chimiques. Développer son savoir pour augmenter son indépendance : clé de voûte d'un discours féministe ? Il n'y avait pas que la gourmandise, la curiosité et l'appétit de liberté qui l'habitait mais quelque chose de plus insaisissable. Les employés m'expliquent qu'elle est arrivée dans la matinée ; qu'ils n'ont pas sonné de suite : le temps de savoir où faire appel, il a fallu du temps, de toute façon, elle ne gênait pas. Pour eux qui étaient enfermés dans leur travail, elle était un parfum de vacances. Inversement, elle était

venue occuper son temps libre en s'enfermant à cet endroit. Avec les étranges machines, les employés qui lui donnaient leurs tartines, cela devait lui paraître un musée, un restaurant, une salle de spectacle.

Mais, l'heure tourne, tout s'achève. Finie la récréation. Les employés doivent reprendre leur expérimentation, réparer leurs machines, les policiers, reprendre leur permanence, donc moi, reprendre le chemin de mon bercail. Chacun se salue. Quand je les vois se rapprocher de leur camionnette, je demande si je ma joliette et moi pouvons remonter avec eux. Leur réponse négative égoïste est sans appel, ils repartent avec l'engin public payé par la communauté, me laissant avec ma sauvageonne, obligé de faire le retour à six pattes. Même avec un collier pour faire avancer une chèvre vers l'avant, il faut par moments faire mine de vouloir aller dans le sens inverse ou la faire reculer pour aller en avant. C'est aussi tordu à comprendre que pour l'électricité solaire réinjectée sur le réseau avec les compteurs d'électricité qui tournent à l'envers. Il m'a donc fallu un temps assez long pour la tirer. Tout ça parce que Mademoiselle pensait qu'à côté, tout était meilleur : l'herbe, le paysage, ou la liberté.

Ma plume, mon amie

Antonia Raya Garcia

Je tiens avec émotion cette plume à la mine défectueuse, littéralement épuisée.

L'aurais-je tant malmenée, si peu considérée ? Égoïsme ou inconscience de ma part ?

Ne mérite-t-elle pas plus de considération ?

Elle, qui, pendant de longues années, a été le prolongement de ma main, toujours fidèle et volontaire. Elle, qui a accueilli religieusement chacune de mes pensées, noirci des pages entières de mots libérateurs.

Des émotions, nous en avons partagé.

Grâce à elle, j'ai pu m'émanciper, m'évader, me libérer, rêver et aussi parfois pardonner.

Mes nombreux carnets, gardiens de ma mémoire, en sont la preuve.

Elle a été une confidente, une oreille délicate, se laissant mener au gré de mes humeurs. Dansant frénétiquement à chaque lettre, ligne après ligne.

Elle a connu mes moments de joie, également mes moments de peine, toujours sans aucun agacement, sans aucun signe de rébellion ; si ce n'est, parfois, une rature, une tache, par-ci, par-



là, pour me témoigner sans doute sa compassion, sa tristesse, probablement aussi sa fatigue ou son incompréhension.

Aujourd'hui, elle me lâche. J'en suis profondément peinée.

Qu'il m'est douloureux de m'en défaire, d'elle qui garde encore la chaleur de mes doigts, la trace de mes empreintes, l'odeur de mon souffle et possiblement encore l'une ou l'autre de mes idées.

Le cœur serré, je la range délicatement dans cette boîte aux souvenirs précieux.

Impossible de m'en défaire, de la laisser partir.

Ma plume, mon amie.

La cage

Jeannine Kerstius

Je sentais depuis quelques jours une certaine effervescence dans la maison. Encore un projet de voyage, sans doute. Je les connais, ils s'en vont parfois pour de longues périodes. Ils me laissent seule à la maison. Je n'aime pas trop, mais je m'adapte car une dame gentille me rend visite régulièrement. De toute façon, je suis indépendante, je vais et je viens à ma guise. Mais j'aime leur présence. J'aime les câlins du soir. J'apprécie les soins qu'ils me prodiguent. De temps en temps, je leur exprime ma gratitude en leur offrant un cadeau : un oiseau, une musaraigne, un mulot. Oui, je suis reconnaissante et je le montre.

Je me nomme Kala, mot grec qui signifie 'bien'. Je suis chatte aux yeux verts, au poil lisse et brun tacheté. J'ai la taille mince et malgré mon grand âge, plus de seize ans, je suis restée fine et svelte.

Pendant toutes ces années, j'ai pris des habitudes, j'y suis attachée. Mais depuis quelques jours, mes maîtres sont bizarres. Je viens de découvrir des engins de torture : un harnais - je me demande bien pourquoi -, un petit collier et une sorte de panier souple joliment coloré. Moi j'appelle ça une cage grillagée. J'ai déjà vécu certaines expériences traumatisantes dans le genre : on m'enferme de force dans une cage, on me transporte, je suis ballotée de droite à gauche. Je me retrouve sur une table sans pouvoir bouger. On me tâte, me soupèse,

m'ausculte. Moi qui aime la liberté, je souffre, prisonnière de cette humiliation.

Voilà, le jour tant redouté est arrivé. Nous allons passer les mois d'été en Grèce. C'est où, ça ? Je suis inquiète. Par chance, ce matin, on m'a offert un succulent petit-déjeuner. Ensuite, je me suis sentie bizarre, engourdie. Comme dans un rêve, je cherchais à fuir mais j'étais clouée sur place, sans réaction, anéantie par la surprise sournoise de mes maîtres.

Il a dû s'écouler un temps assez long dont j'ai peine à me souvenir quand soudain, ils ont ouvert cette cage maudite et m'ont ôté ce harnais qui emprisonnait mon corps.

Libre enfin ! Je suis libre ! J'essaie doucement de retrouver les mouvements qui m'ont toujours aidée à passer les obstacles. J'avance prudemment. Où suis-je ? Je découvre avec méfiance une maison nouvelle, un jardin inconnu. Mes maîtres sont charmants, m'accompagnent dans mes déplacements, semblent légèrement anxieux. Il n'est pas mal ce jardin. Il est vaste et ensoleillé, j'aime ça. Je me sens petit à petit rassuré en découvrant quelques buissons d'ombre qui me conviennent. Si je retrouve les bons repas auxquels je suis habituée, j'aurais tort de me plaindre.

Depuis quelques jours, je me prélasser dans mon nouveau domaine. J'ai résolument délogé un gros matou roux qui voulait me faire croire que ce jardin lui appartient. Cet envahisseur ne

me fait pas peur. Je suis prête, toutes griffes dehors, à défendre ma liberté.

Finalement, ce voyage loin de mes habitudes ne me déplaît pas. Je m'installe sur le bord des fenêtres. Pas besoin des radiateurs chauds que j'affectionnais tant, ici, le soleil est nettement plus brûlant que dans mon ancienne demeure.

Par contre, j'ai du mal à me nicher dans le creux du cou de mon maître pour satisfaire un câlin, il a trop chaud, semble-t-il. Pas grave, je suis libre d'aller et venir et ses genoux restent toujours aussi accueillants.

Kala, Kala, on m'appelle. Je ne réponds pas tout de suite, je décide de choisir le moment. Je vais d'abord me frotter avec délectation sur les grosses pierres chaudes du muret.

Si j'étais née en Grèce, j'aurais aimé m'appeler « Elefteria ». Cela signifie Liberté, mais j'ai seize ans, c'est trop tard.

Finalement mon nom me plaît : Kala, tout est bien.

Être libre, ce n'est pas seulement
se débarrasser de ses chaînes ;
c'est vivre d'une façon qui respecte
et renforce la liberté de l'autre.

Nelson Mandela



Les objets en tissu déterrent la hache de liberté

Martin Dupuis

Après des millénaires de soumission aux humains, dans une banale maison de Schaerbeek, un événement va modifier le cours de l'histoire.

Un poste radio est allumé. Malheureusement pour les bipèdes, à ce même moment, la fenêtre était ouverte. On ne peut pas veiller à tout. C'est alors qu'un léger vent passant dans le coin diffuse vers le jardin la toute récente information : « La Déclaration des droits de l'Homme est rebaptisée Déclaration des droits humains ».

Sur la pelouse, la nouvelle ne passe pas inaperçue.

- C'est un petit changement dans le texte mais un immense changement dans le contexte, dirais-je pour paraphraser Neil Armstrong. La voix vient d'une robe qui sèche au vent au milieu d'autres tissus.

- Les femmes sont enfin reconnues comme égales du mâle. Il était temps d'avancer, plus de 200 ans après la Déclaration des droits de la femme par Olympe de Gouges.

- C'est magnifique, même logique, mais combien de temps faudra-t-il pour que nous, les objets, accédions aussi au statut de sujets à part entière ?

- Exigeons plus de liberté. Avec les humains, on est dans de beaux draps, rajoutent entre eux quelques tissus crucifiés par des pinces à linges sur ce même fil.

- Il ne tient qu'à vous de prendre plus d'autonomie, leur affirme le même vent qui avait apporté les ondes de la radio complice. Vous paraissez attendre qu'Éole, dieu du vent, descende de l'Olympe pour vous la servir sur un plateau. Qui vous aidera, sinon vous ? Prenez-vous en main petits malins ! Regardez comme certains filaments de lin, eux, se sont tissés en larges carrés, puis se sont redressés, et, enfin, ont pris les voiles. Maintenant, avec mes frères les vents des mers, ils poussent les bateaux autour du monde et se sont hissés au rang de héros de la liberté. Vous, vous restez confinés dans une habitation comme dans les jupes de vos mères. Qui vous y oblige ? Habitude, intérêt, peur ?

Les belles nappes de lin blanc se regardent, livides, blanches comme un linge. Elles reconnaissent à demi-mot que cet effroi les rend idiots.

Depuis des générations, nous obéissons, soumises à la noblesse mais elle ne fait que nous mettre à l'honneur lors de banquet avec le gratin de la société. D'être blanches, pures, repassées nous convient, il est vrai. Mais c'est en échange du respect d'un cadre strict. La nappe n'ose trop dire tout haut ce que sa place lui coûte en contrainte. Pour preuve, elle tire sur le côté pour voir plus loin, un pli trahit son mouvement. Le patron n'aime pas qu'on fasse des vagues. Et comme le temps de l'esclavage n'est pas loin, pour calmer ces vellétés de liberté, il annonce qu'il met à chauffer le fer. Horreur. Il déplie la planche à repasser. Ça va chauffer dans la salle de torture. Tout redeviendra plat, lisse. Une façon de lui clouer la bouche. Il y a de l'électricité dans l'air. La nappe se tient couchée. Le lendemain, devant une serviette, la nappe fait le bilan, mi-figue, mi-raisin, de son obéissance.

- Je jouerai au fantôme et reprendrai ma liberté dans les couloirs.- Je compte sur toi, dit une serviette sous un verre à moitié plein, à moitié vide. Ne me fais pas croire que tu es une sainte-nitouche. Je t'ai à l'œil. La nappe, trahie, finit par lâcher un pli un peu coquin.- Je reconnais, il m'est arrivé, lors d'un souper de moine passé, que, la soif, l'occasion, le vin gouleyant, j'aspirai à commettre une maladresse, je n'en avais nul droit. J'ai pris la liberté. J'ai donc coulissé un peu sur la table, l'assiette a cogné le verre et bardaf, ce fut l'embardée, une goutte de vin a éclaboussé hors du verre. Ce postillon de Mouton Cadet sautant hors du cristal m'a libérée du carcan d'un repas rigide. Je me suis vite enivrée avant que le patron n'y déverse une grosse « slouch » de sel. Je suis honteuse d'avoir été libre, d'avoir abusé. Eux qui croyaient que j'étais soumise à la tâche, vautreée devant eux, voilà que, sournoisement, au lieu de les bénir pour les miettes qu'ils me laissaient, j'ai provoqué des taches pour les humer. Je mérite la machine à laver, le séchoir à 200 tours. Que de fois j'ai secrètement attendu l'écrevisse au menu, avec l'espoir qu'un convive dépose sa cuiller à côté de l'assiette, avec une belle coulée de sauce orange. Pour moi, c'est le soleil couchant qui se dessine, tel le potage qui défile son liquide, ses filaments humides qui prennent les libertés en étoiles entre les fibres vers l'horizon, ou le caviar d'aubergine qui nappe les surfaces en tissu et prend des libertés de faire des tableaux d'origine. Quelle joie d'étaler les couleurs sur nous, blanches fibres, et d'en faire des œuvres d'art. N'est-ce pas ça, la liberté, le hasard de l'art ? Une brassée de saveur alimentaire en toute liberté qui se donne à voir plutôt que d'être ingurgitée par ces humains inhumains. La tasse à côté, anciennement gênée de renverser son nectar, s'autorise alors : - Mes gouttes de café moka ne seraient plus ces diaboliques taches, mais plutôt de saintes auréoles, d'arabiques saveurs créoles ? Et quant

au dessert, les inhumains trempent leurs biscuits dans leurs mousses de capuccino, nous sautons de joie à pouvoir humer le parfum plus intense. C'est la même chose lorsque déborde une goutte de bière Faro. Il s'agit alors de confettis de carnaval. Haro sur la propreté. Ne masquons plus les taches, enfin la liberté ! Le blanc est la prison de la pureté. Autant notre imagination salivaire nous fait savourer les fantasmes de la liberté des maîtres dans leurs menus exotiques, autant les draps de lits goûtent, par procuration, à la liberté de leurs spasmes dans les menus érotiques de leurs ébats nocturnes. Les tissus de lit nous en ont fait les récits en séchant sur les fils dehors. Ils vivent la liberté par procuration.

- Mais là, vous parlez de votre propre liberté, dit un masque en tissu. Rappelez-vous les draps qui font fuir les prisonniers. Car moi, je voudrais aborder une autre liberté à laquelle je suis confronté. Quand je suis sur un visage, je suis bien sûr prisonnier, des microbes, postillons des humains, mais je vois les paroles qui ne peuvent plus sortir, les chants qui ne peuvent plus sortir, les poèmes qui ne peuvent plus se dire. Maintenant, ce sont les petits enfants en classe qui doivent porter des masques. Imaginez les scrupules que j'ai. « I ask you. » Quand je les bâillonne, peu important les raisons, avec le recul de l'Histoire des dictatures je me vis allemand, je me vis russe.

Un concert

Jeannine Kerstius

Un tilleul centenaire sur la place d'un petit village du Namurois. Mars 2021. Quelques personnes attendent devant le porche d'une petite église romane. Tout rassemblement est interdit pour cause de pandémie, mais la loi sanitaire du moment autorise la présence de quinze personnes dans un lieu de culte.

Ils sont quinze, ils viennent à l'église. Ils vont assister à un concert. Mais ce n'est pas un concert, c'est un acte politique. Ils sont quinze, en colère, autour d'un musicien protestataire qui ambitionne de jouer devant un public réduit dans cette église discrète et accueillante.

Mais le musicien n'a pas de Bible dans les mains, il ne brandit pas un crucifix. Il n'a qu'une guitare pour partager son amour de l'art. Une guitare pour souligner l'aberration de la situation. La culture est méprisée, mise en quarantaine, privée de liberté. Un concert vaut bien une messe !

Deux policiers observent de loin et préviennent :

- Cette réunion n'est pas autorisée.

Peu importe. Ils sont bien décidés et s'installent sur des sièges largement éloignés les uns des autres. L'espace permet le respect des distanciations obligatoires. Le silence qui règne dans l'église reflète l'intensité du moment, la force du désir de se retrouver autour de cette guitare, symbole d'espoir, de liberté.

Les premiers accords s'échappent entre les colonnes, se réfugient sous la voûte et font vibrer les corps. L'artiste joue avec son cœur, il joue pour tous ceux qui, comme lui, sont dans la désespérance. Il partage son désir de culture, son bonheur de création.

Ceci n'est pas un concert, c'est une manifestation politique qui parle aux cœurs.

Les policiers de service viendront rapidement demander d'évacuer la petite église après un contrôle d'identité.

Ils étaient quinze autour d'un musicien. Il ne leur reste que la prière pour libérer la culture muselée et abandonnée depuis trop longtemps.

On peut autoriser la réunion de quinze personnes dans une église mais pas avec une guitare.

Dignité bafouée

Antonia Raya Garcia

Trois ans !
Trois misérables années !
Le diagnostic était tombé,
Violent et tranchant.
Tout s'était écroulé.
Seule perspective,
Le couloir de la mort,
Quel odieux sort.
Le compte à rebours s'est amorcé,
Inéluctablement,
Férocelement.
Euthanasie,
Douloureusement, tu implorais cette funèbre délivrance
Pour ce combat perdu d'avance.
Liberté niée,
Dignité bafouée.
Vivre ne t'a pas été permis,
Ni même de choisir ta fin.
Révoltant que ce cruel destin !
La faucheuse t'a pris
Par un sombre jour de février.
Putain de vie !



Les plantes reprennent le pouvoir

Martin Dupuis

Elles pavanaient, les belles roses, dans leur parterre, si fières d'être admirées par les humains, protégées à la moindre épidémie de pucerons, abreuvées à l'approche de la canicule, puis invitées à garnir les tables des banquets. Les autres plantes commençaient à les jalouser, voulaient retrouver une reconnaissance voire fomentaient une rébellion, pire, ourdisaient un complot, voilà, le mot était dit.

Anecdote et marche dans le quartier

Zohra Temsamani

Nous nous sommes mises d'accord pour nous rencontrer dans l'après-midi, nous discutons un peu.

Nous avons gardé contact depuis la formation, il y a quelques années, sept ou huit ans déjà.

Astrid, jeune veuve, maman d'un ado, marche vite. Elle a bien récupéré de sa fracture à la cheville dont la guérison a duré près d'un an. Cela est arrivé lors de sa chute, elle participait à une brocante, sur la place, en plein hiver.

Moi, je suis le pas, c'est un exercice.

Marcher doucement en parlant, de tout et de rien, cela fait du bien.

Nous descendons jusqu'à la place.

« - Ah oui, je dois aller au cyber imprimer quelques documents pour un problème administratif, me dit-elle, pour ma demande d'appartement...

- Mais... tu as oublié le cyber tenu par le jeune homme, au bas de la rue, lui ai-je répondu.

- Nous sommes passées devant. Oui, le beau jeune, nous avons assisté à son mariage, il y a trois ans.

- Ah Zohra... si tu savais, promets-moi de ne rien répéter.

La semaine passée, je suis entrée dans le magasin d'informatique, comme d'habitude. J'ai vu le jeune propriétaire, que tu connais bien, pour qui j'avais beaucoup d'estime, c'est un garçon très gentil.

Figure-toi que je l'ai vu enlacer sa maîtresse, une fille de son âge, oui, une super nana.

Cette scène m'a choquée, vu que ce garçon a une adorable femme et une magnifique petite fille.

Figure-toi que je lui ai fait la remarque sans me gêner, je n'ai pas pu me retenir, comprends-tu ? Je lui ai carrément dit ses quatre vérités.

Sur ce, il m'a dit qu'il s'agissait de SA LIBERTÉ, puis il m'a ordonné de quitter le magasin et de ne plus y mettre les pieds.

Maintenant je suis embêtée, c'était beaucoup plus facile pour moi.

Le deuxième magasin situé près du métro, je n'y ai plus accès non plus,

Il me l'a interdit aussi, oui, il est tenu par son grand frère.

Enfin cela m'apprendra... à dire tout haut ce que les gens pensent tout bas. »

Une visite au musée

Jeannine Kerstius

Depuis la pandémie, elle refuse de se laisser dominer par la morosité ambiante. Elle profite régulièrement de sorties en plein air, seule, en famille rétrécie ou entre amies. Respectant les restrictions sanitaires, les théâtres, cinémas, bars et restaurants sont fermés. Mais heureusement, les musées sont accessibles.

C'est ainsi que ce jour-là, elle a programmé une visite à la Fondation Boghossian. Sur le perron de la villa Empain, le charme incomparable de l'Art Déco est toujours aussi séduisant. Heureuse, elle se réjouit d'y découvrir l'exposition intitulée : Light House, maison de lumière.

Dès l'entrée, l'ingéniosité, l'imagination lumineuse des artistes l'emmène dans un univers poétique. Des sensations diverses effleurent le regard, accaparent l'attention, éveillent la curiosité. La voilà transportée dans un autre monde. Face aux œuvres percutantes et innovantes, elle oublie totalement les contraintes extérieures. Elle se sent libre, embarquée sur un chemin chatoyant. Des images se superposent, des objets bougent, l'ombre et la lumière s'affrontent. Les couleurs, les sensations diverses l'interpellent. Elle s'attarde longtemps dans la salle d'armes, dont les parois sont animées par un jeu d'algorithmes qui se multiplient à l'infini. Le mot Darkness, obscurité, s'impose.

D'abord il se répète, danse, progresse. Puis se multiplie. Les mots deviennent cascade, fleuve, torrent, océan. Des branches s'entrelacent, se heurtent, entrent en collision, s'envolent, se libèrent. Darkness explose, devient volupté, jouissance. Happé par ce spectacle de lumière, l'esprit s'évade.

Dans un court instant d'incertitude, l'obscurité semble reprendre ses droits. Mais soudain, le mot réapparaît dans un coin, puis se multiplie, un autre encore et encore et la lumière triomphante explose. Ce graphisme et les œuvres imaginatives des artistes lui ont offert l'évasion, le plaisir de vivre autre chose, autrement. Grâce aux sons, aux mots, aux lumières, les exigences de la crise sanitaire lui ont paru soudain plus tolérables.

Une visite au musée libère, apaise et permet de rêver.

Je cours

Regina Röhrer

Je cours après le métro pour ne pas rater la dernière de 4.48
Psychose avec Isabelle Huppert mis en scène par Claude Regy
Je cours pour me débarrasser d'un peu de graisse qui me pèse
qui m'alourdit le corps et l'esprit alors je cours
Je cours de la cave au grenier pour ramasser les objets les
mots et les gestes perdus
Je cours après le tram pour ne pas être en retard au cours de
yoga
Je cours avec mon fils pour qu'il soit à l'heure à l'école au foot
à l'école au foot
Je cours pour me changer les idées immédiatement de noir en
blanc
Je cours pour voir un client quelle perte de temps je cours pour
le vernissage d'une amie je cours pour être la première sur la
liste d'attente du nouveau spectacle de Pommerat
Je cours pour vite passer à la bibliothèque avant la piscine et
pour ne pas tomber dans les heures de pointe par après je
m'empresse de rentrer à la maison pour pouvoir décompresser
un peu avant de repartir
Je cours pour avoir un peu de temps pour moi
Mais ça ne marche pas comme ça
Car celui là
Le temps pour soi
Il faut le
Prendre

Prends
Ton
Temps
Je cours pour prendre élan avant le saut périlleux pour attraper
les étoiles
Je cours pour te voir 15 minutes plus tôt encore
Je cours vers l'avenir contre temps marées et vents
Je cours avec toi
Mon amieieieieie
Temps temps temps temps temps temps temps
Je ne voudrais pas te porter
autour de mon poignet
Ni t'accrocher au mur et dire
« Maintenant, je n'ai pas le temps »
Ni souffrir de ton poids
Ni te compter, te tuer, t'arrêter
Ni te courir derrière ni après

J'aimerais
Te suspendre en l'air

Te dilater jusqu'à l'éclat

Et vivre chaque instant

Pleinement.

Mutisme sélectif

Jeannine Kerstius

Je repose juste à côté d'elle. Je l'entends respirer, soupirer, pleurer parfois. Je suis témoin de ses insomnies. Je m'efforce de me rendre sympathique. Je me targue d'être utile par mon exactitude. J'éclaire ses nuits avec intensité ou en douceur selon son souhait. Elle peut disposer de moi. Ponctuel, j'obéis.

Pendant tant d'années je n'ai jamais manqué à mes obligations. Tous les matins, j'attends avec impatience la caresse de sa main. J'attends un signe amical, une reconnaissance. Si elle tarde, j'insiste, je provoque jusqu'à ce qu'un choc dur et sans ménagement me donne sa réponse. À cet instant, un courant de contrariété traverse notre relation mais je sens que je la rassure, même si mon appel strident interrompt ses rêves. J'en suis chagriné mais fier d'avoir réussi ma tâche de réveil-matin.

Et voilà. Un soir, elle s'est approchée allègrement en murmurant, en chantant presque :

- Cette fois, ça y est, je suis retraitée !

Elle l'a répété, comme pour s'en convaincre et sans précaution, sans ménagement, sa main si douce m'a réduit à un silence abyssal. Muet, taciturne, je suis définitivement réduit à afficher les heures dans une luminosité discrète. Elle a décidé de bannir à jamais la sonnerie du réveil. Plus d'alarme, plus d'obligations. Elle programme désormais ses horaires à sa guise. Terminée, notre connivence. À jamais. Quelle cruauté !

Désormais, elle se réveille au gré de sa fantaisie. Elle est libre. Les minutes, les heures s'égrènent sans contrainte, sans souci. Elle flâne ou s'active selon son désir. Elle choisit ses loisirs, ses distractions. Elle sait se faire plaisir, profiter du temps qui passe.

Moi, je suis morose. Prisonnier des secondes, des minutes que j'affiche inlassablement. Je reste à ses côtés, gardien de son sommeil.

Je suis le spectateur muet de sa joie quand, le soir, elle me rejoint après une journée bien remplie et je me console en la voyant heureuse, épanouie et libre.



Je veux être

Antonia Raya Garcia

Je veux être

L'oiseau aux ailes déployées

Les couleurs de l'arc-en-ciel

L'eau impétueuse de la rivière

Le voltigeur suspendu dans les airs

L'éclosion du printemps

La caresse du vent

Sans contrainte

Sans attache

Ni ici, ni ailleurs

Je veux être.



**Ma revendication en tant que femme,
c'est que ma différence soit prise en
compte,
que je ne sois pas contrainte de m'adapter
au modèle masculin.**

Simone Veil

Festivités boudées

Antonia Raya Garcia

Aujourd'hui, j'ai cent ans.

Depuis quelques jours, il règne une effervescence toute particulière à la résidence. On me concocte, m'a-t-on dit, une fête grandiose à laquelle assisteront ma famille - pour ce qu'il en reste -, le personnel et les résidents de mon étage ainsi que Madame la Bourgmestre. Même la télévision sera présente !

Tous s'excitent, s'affairent autour de ce centenaire. Cependant, personne n'a eu la délicatesse de me demander ce que j'en pense ! Ils se sont approprié cet événement pour faire leur publicité, pour se pavaner devant les médias. Quel manque de respect et de considération à mon égard !

Vieillir, quelle désolation !

Être dépendante des autres est le plus terrible. Je ne m'y fais pas, moi qui ai, tout au long de ma vie, lutté pour la liberté et particulièrement pour celle des femmes.

On me prépare : on choisit mes vêtements, on m'habille, on me fait « une beauté », toujours sans me consulter !

L'aide-soignante, Fabienne, me saoule de paroles creuses sur l'évènement.

Je ne lui réponds pas, à quoi bon. Elle ne peut pas imaginer ce que je vis, ce que je ressens. Elle est jeune et elle a toute la vie devant elle. Elle ne porte pas de dentier, ni de couches-culottes, elle ne se déplace pas avec un déambulateur, elle peut se mouvoir selon son bon gré. Comment peut-elle imaginer ce qu'est ma vie ? De ces jours interminables de solitude.

Je joue cependant le jeu, puisque je n'ai pas eu voix au chapitre et j'en suis extrêmement chagrinée, bien plus de ce que j'avais pu imaginer.

Après tout, je n'ai que faire de leur fête ! Qu'ils aillent tous au diable !

Cette célébration n'a vraiment aucun sens pour moi. Tous mes amis sont partis, j'ai enterré mon mari depuis plus de vingt ans et aussi mon fils, dans la fleur de l'âge – douleur incommensurable. Il ne me reste que ma fille et ma petite-fille.

Ma fille vient me voir quand elle a un peu de temps libre. C'est-à-dire presque jamais.

Depuis son burn-out, elle a eu besoin d'un « retour à la nature », de se libérer de toutes les pressions imposées par notre monde moderne. Elle est alors allée se perdre en pleine campagne pour retrouver un équilibre. Son temps, elle le consacre essentiellement à ses semis, à la communication avec les arbres qui la ressource, dit-elle ; aussi à la vente de ses laitues et de ses carottes « bio ». Quant à ma petite-fille, elle s'est mise en devoir de sauver le monde depuis déjà de longues années. Elle boulingue ainsi, à ses plus de cinquante ans, d'un pays du tiers-monde à l'autre.

C'est dire si leurs visites sont exceptionnelles.

Lorsque Fabienne termine de m'apprêter, nous arrivons à la salle à manger. Tout le monde est là, sourire aux lèvres. Les applaudissements pleuvent. Des ballons multicolores décorent joliment l'entrée ainsi que des guirlandes de papier. Les tables sont dressées avec goût. De belles serviettes, comme nous avons peu l'habitude d'en avoir, sont posées sur les assiettes.

La directrice, perchée sur ses talons, s'avance avec son air pincé pour me fleurir. Je ne tends pas les bras. Je ne bouge pas. Je reste de marbre ! Mal à l'aise, elle dépose le bouquet sur mes genoux et me souhaite du bout des lèvres un bon centenaire.

Lorsque la bourgmestre veut prendre la parole, je lance d'une voix aiguë : « Fabienne ! Je pense qu'il faut m'emmener au petit coin, il y a urgence ». L'aide-soignante me rejoint, interloquée. Ses yeux sont de véritables billes de stupeur. Elle obtempère cependant et m'amène aux toilettes. Je vois bien qu'elle est contrariée, qu'elle ne comprend pas mon attitude.

Après cela, je la somme de me conduire à ma chambre prétextant un malaise, de fortes palpitations. – Cela doit être l'émotion, lui dis-je d'une voix fluette.

Elle est totalement décontenancée. Hésitante, elle finit par céder à ma demande. J'ajoute :

– Merci Fabienne et maintenant fermez la porte derrière vous, je ne veux voir personne !

De ma fenêtre, je regarde, les yeux en larmes, l'horizon, si lointain.

Malgré ma profonde tristesse, je me sens soulagée, avec un petit goût de satisfaction.

Espérance

Jeannine Kerstius

Ils ont tout quitté
Ils sont venus
Ils ont vécu le pire
Ils cherchent le meilleur
Ils attendent... qui ?
Ils espèrent... quoi ?
Ils rêvent... comment ?
Ils pleurent... souvent
Ils essaient de partir
Ils reviennent dépités
Ils recommenceront... quand ?
Ils repartiront... où ?
Ils s'installeront... peut-être
Ils cesseront de fuir.
Ils vivront libres... enfin.

La montre

Geraldine Catino

Au rythme des aiguilles passent les heures,
passent les jours, les mois, les années.
Passe le temps que je regarde passer.

Il est sept heures, je viens de naître
premier cri, sans savoir
que bien d'autres suivront plus tard.

Il est midi, j'ai bien grandi
je mords à pleines dents dans la vie.

Voici dix-huit heure, tout doucement, je vieillis,
je courbe un peu le dos, mais pas l'esprit.

Vingt-et-une heure, je trotte à petits pas
vers la sortie, qui pointe devant moi.

Il est minuit, je ne suis plus là.

Sur le cadran de ma vie,
les aiguilles ont fait le tour entre hier et aujourd'hui.

Détente!

Zohra Tamsamani

La motivation est réapparue soudainement au réveil, malgré les difficultés habituelles et les raideurs matinales.

Après avoir enfilé une tenue lui permettant une liberté de mouvement et des chaussures confortables et légères, avec une semelle rigide, comme il lui a été conseillé, bâton de marche à la main, tapis de yoga à l'épaule, les yeux grand ouverts, à son rythme, elle presse le pas.

Le soleil est bien au rendez-vous, cette fois ci.

Une dizaine de femmes aussi. Elles se retrouvent, après plus ou moins un an d'absence, due à cette période particulière de l'année 2021, qui a marqué le monde entier et toutes les générations, par le Covid et la privation de LIBERTÉ.

Des nouvelles personnes se présentent... une ambiance chaleureuse se crée.

Un petit échauffement est indispensable. Pour le dérouillage.

Des arbres, une belle pelouse, un magnifique ciel bleu font partie du décor.

Elles pratiquent un ensemble d'exercices de respiration et de postures qui vise à apporter un bien-être physique et mental.

Elle prend du plaisir à se mouvoir.

Elle sent son corps se dérouiller et se LIBÉRER progressivement des tensions accumulées ces derniers mois.

Durant la relaxation, elle sent les muscles de son visage se détendre petit à petit. L'air est doux et le soleil illumine le ciel de reflets roses rendant au paysage toute sa beauté.

C'est un moment magique.

Pleine de son énergie renouvelée, accompagnée par le chant des oiseaux, allégée et LIBRE , elle longe le chemin du retour menant à la sortie de l'espace vert.

Elle n'a pas pris de photographie, mais le plus beau des clichés est celui qui est resté imprégné dans sa mémoire.

Le stylo en tutu

Martin Dupuis

Depuis toujours, on lui avait appris à écrire juste les lignes, sans dépasser, des voies tracées, à commencer à gauche et finir à droite, à la rigueur, s'il était dans une autre culture, à écrire dans le sens inverse, mais c'était inique car ça restait un sens unique. Rester penché tête en bas, dans l'inclinaison dictée, tenu courbé entre un pouce en dessous, un index au-dessus, un majeur sur le côté, réellement emprisonné, cadré cadenasé, donc empêché de s'enfuir, et surtout interdit d'écrire ce qu'il voulait.

Parfois, on lui faisait tracer une lettre majuscule en guise de cabriole, ou la récréation des lettres en calligraphie : un semblant de magie. C'était ça, sa vie de stylo. Il aurait bien essayé d'écrire en faisant des pointes comme des danseuses, mais on le lui avait strictement interdit car on n'aimait pas ses cabrioles et il se serait abîmé pour les futures dictées. Même faire plus souvent des lettres majuscules avec des crolles était interdit, on lui mettait des rails, une double ligne : « Baisse la tête, ou tu auras une pichenette, ne fais pas le mariole, ou je t'enferme en cale sèche. »

Un matin, sur le bureau, un plumier est déposé. Par la tirette entrouverte, il aperçoit une rangée de crayons de couleurs. Ils ont meilleure mine que lui, ils sont tout colorés. Magnifiques, une taille svelte, le stylo les trouve canon. Par contre, ils sont sanglés par un large élastique, alignés comme des soldats russes à côté d'un tank. Leur pointe taillée en baïonnette, c'est moins enchanteur. Par chance, l'élastique est lâche, ils parviennent à s'extirper de leur camisole de force. Debout sur leur pique, ils se mettent à patiner, virevolter, tracent des arcs-en-ciel. Le stylo s'émerveille, il se sent pousser des ailes, se rêve danseuse étoile, un poème lui vient sur la langue. Il se joint à la troupe, se met à l'écrire, au milieu des baïonnettes colorées. René Char n'était-il pas poète ?

Quand je danse

Quand je fais une nouvelle rencontre
je peux paraître
une tortue qui se cache
dans sa carapace
une espèce en danger
qui essaie de se protéger

En société je peux me sentir piégée
entre tous ces savoirs
compétences et dextérités
des gens intelligents et entrepreneurs
Comme seule défense un gentil sourire
ou un éclat de rire
Et je suis sûre
que mon insignifiance sera gravée sur ma sépulture

Mais quand je danse
je suis déchaînée
Toute inhibition disparaît
Mon corps et mon esprit en liberté

Regina Röhrer

je me sens pousser des ailes et voler
Je plonge profondément
dans le rituel de la célébration
de l'être là
maintenant
à cet instant
moi
dans mon corps dans la pulsation
toutes pensées lâchées
en connexion avec le monde entier
chaque pore respirant
le parfum de l'humanité
chaque cellule en tremblement
irruption orgasmique d'un volcan

Quand je danse
je suis déchaînée
Je me sens libre
comme un corps d'été



Lâcher prise

Jeannine Kerstius

Tentée par le sable fin, elle s'y couche, s'enfonce, se love dans cet espace protégé des embruns. Le calme, la paix de la dune la ramène à l'enfance. Elle se souvient : les jeux, les découvertes, les cabrioles.

Maintenant, l'heure est à la méditation. Les hautes herbes s'agitent, bougent, ondulent au gré du vent. Dans le ciel, les nuages se transforment, dansent, se heurtent, se libèrent, poursuivent leur perpétuel voyage. Elle affectionne ces mouvements éphémères, jamais pareils, qui créent des formes, des figures, des montagnes. Le ressac lointain de la mer, rengaine éternelle, la berce, la rassure. Elle jouit des rayons du soleil printanier qui pénètrent en douceur ses membres fatigués. Elle nage dans un songe éveillé, elle flotte comme un fétu de paille sur l'océan. Tranquille, elle vole, elle plane, elle déserte.

Apaisée, elle lâche prise, elle s'abandonne, elle rêve à des lendemains lumineux et libres de toute contrainte.

Va !

Antonia Raya Garcia

Marche
Va de l'avant
Le bonheur t'attend

Libre
Tu es sans frontières
Sois l'air et le vent

Marche
Ne regarde pas en arrière
Noble sera ta vie

Plénitude
Respire ce bonheur infini
Sans mesure

Marche
Suis ta destinée
À jamais, liberté

Les auteur·trice·s

Qui sont-elles? Et qui est-il?

Geraldine Catino

Elle rêve, confiante derrière la force des mots en liberté. Elle écrit dans son rêve sa liberté de rêver sa vie. Son rêve devient sa Liberté. Ses mots, le paratonnerre face aux orages de sa vie. Elle est libre.

Martin Dupuis

L'encre de Martin est magique, elle fait des bulles, et, comme lui, dans son stylo, elle bouillonne d'imagination. L'ennui, c'est qu'elle en déborde du stylo, déborde aussi d'humour en plus. Que de taches sur les feuilles. Martin est rêveur, distrait, et ne le remarque pas. Amoureux du français, Martin coquin danse avec les mots puis, Martin libertin va jusqu'à embrasser la langue. En douceur, d'accord, n'empêche. Mais que fait la police? Tout ça n'est pas bien sérieux. Comme il est heureux de l'air frais qu'il amène, on accepte, on rit, on en jouit secrètement.

Alors poète, toi qui as la tête dans la lune, avec un style si imprévisible, surprenant, pour nous éclairer sur tes mots, prête-nous ta lune.

Jeannine Kerstius

Elle apprécie les rencontres, les découvertes et elle privilégie les activités des ateliers d'écriture, source d'inspiration. Persévérer, jouer avec les mots, développer des idées, imaginer des histoires, communiquer ses émotions, lui procure un plaisir incontournable. Elle persévère et écrit pour se libérer. Elle puise dans l'écriture la force et l'énergie, la bonne humeur et la sérénité qui la caractérise.

Antonia Raya Garcia

Elle a la chance de ne plus vivre selon les contraintes professionnelles et profite donc d'une vie douce, cependant bien remplie et passionnante.

Elle est sensible et soucieuse de cette liberté qui semble si fragile et particulièrement aujourd'hui.

Son cri : « Vive la liberté pour tous et particulièrement pour les femmes - courageuses combattantes de tout temps ! »

Pour elle, écrire est un moyen d'expression, d'exutoire mais également une manière de dénoncer, d'interpeller, de ne pas se faire enchaîner.

Elle est convaincue que la plume est une arme extraordinaire, voire redoutable, sans pour autant faire couler le sang.

Regina Röhrer

Regina aime les mots. Les mots doux comme une caresse, les mots qui éclatent à la figure, les mots qui dansent la liberté. Les mots pour dire. Les mots qui résonnent comme son rire à ébranler les dictateurs. En 2019, elle découvre avec enthousiasme les collectifs d'écrits. Elle apporte son écoute et sa spontanéité et y développe des capacités d'organisation insoupçonnées.

Zohra Tamsamani

Mystérieuse comme un message en bouteille, forte comme la mer, elle aime la poésie ; avec une soif d'apprendre, elle nage dans la diversité et la créativité. Elle reste de bonne humeur malgré les épreuves. Elle jongle avec les maux et les mots. Rêveuse, solidaire avec les femmes du monde entier, pour elle liberté, égalité, fraternité sont des mots-clés.

Ses points forts: balades dans la nature, intérêt pour l'écriture, rencontre avec des nouvelles personnes.

Libérez la liberté!

Les orages de la liberté

Crus de liberté

Oser la liberté

Les chants de liberté
champs

Pouvoir des liberté
la liberté!

Soif de liberté - Liberté égale chiniés

Des mots de li
Demo de
submult

Les lieux d'accueil

Les espaces qui ont accueilli le Collectif De la diversité à la créativité se situent à Bruxelles, principalement à Molenbeek-Saint-Jean, une des 19 communes de la capitale belge. Révéler ces espaces est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

Maison des Cultures et de la Cohésion sociale

– Molenbeek-Saint-Jean

www.lamaison1080hethuis.be

La Maison des Cultures et de la Cohésion sociale est un service à part entière de la commune de Molenbeek-St-Jean. Au cœur du Molenbeek historique, situé à la frontière symbolique de l'autre rive du canal, sur un territoire riche de populations variées, la Maison des Cultures s'est installée dans l'ancienne école de filles. Elle constitue maintenant un espace artistique de service public et établit des relations directes avec les habitant·e·s dans un rapport de proximité, notamment par le biais des ateliers organisés pour les adultes et les enfants et de la Court'Échelle, espace consacré à la petite enfance. Lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de dialogue. Le Collectif De la diversité à la créativité y est accueilli parmi les nombreux ateliers de la Maison.

Le Dé à Coudre – Forest

www.deacoudre.be

Il a quelques dizaines d'années, c'était l'atelier d'une tapisserie. Une conteuse, Monique Michel, un jour, ouvre la porte de cette maison familiale peuplée d'aimables fantômes. Tiens, se dit-elle, ce rez-de chaussée, ce serait parfait pour y accueillir la parole des conteurs, les rêves des rêveurs, les battements de cœur des veilleurs... Depuis 15 ans, le Dé à Coudre vous accueille une ou deux fois par mois et vous présente de petites formes de spectacle. C'est aussi un lieu de réunion et de répétition

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net – 87.7 MHz

Dans la Région de Bruxelles-Capitale Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial.

Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles... La radio reçoit les collectifs d'écrits pour l'émission «Des livres pour dire», le jeudi de 17h30 à 19h.

Bibliothèque francophone n°2 – Molenbeek-Saint-Jean

www.biblio.1080@molenbeek.irisnet.be

La bibliothèque n°2 à Molenbeek est située 103 rue des Béguines. Ce tout nouveau bâtiment est vaste et lumineux. La bibliothèque offre une large collection de livres pour adultes et enfants. Le personnel est à l'écoute de chacun·e. Les nombreux locaux accueillent des ateliers pour enfants, avec, entre autres une initiation au dessin Manga. Des ateliers d'écriture pour adultes sont programmés régulièrement et animés par des auteur·trice·s belges: romancier·ère·s, poètes ou comédien·ne·s. Le club de lecture a un franc succès. La bibliothèque des Béguines est un service public remarquable où le prêt des livres est gratuit.

Jitsi

Jitsi Meet est une solution de visioconférence 100% libre, entièrement cryptée, que vous pouvez utiliser sans limitation de temps et de participant·e·s, tous les jours, gratuitement, sans avoir besoin de vous inscrire.

MAISON DES CULTURES
ET DE LA COHESION SOCIALE
DE MOLENBEEK-SAINT-JEAN
HUIS VAN CULTUREN
EN SOCIALE SAMENHANG
VAN SINT-JANS-MOLENBEEK



DÉ
à coudre



Les bibliothèques communales
de Molenbeek-Saint-Jean



Jitsi Meet

Remerciements

Le Collectif De la diversité à la créativité a réalisé son huitième parcours d'écriture pendant plusieurs mois sur Jitsi Meet et ensuite principalement à la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-StJean. Également accueilli par le Dé à coudre, la Bibliothèque francophone n°2 à Molenbeek-St-Jean et Radio Air Libre, il remercie ces espaces de culture accessibles à tous et à toutes pour leur accueil et leur soutien.

Il remercie les personnes qui ont partagé leurs expériences lors des émissions radio: Anne-Catherine Denève de BXLRefugees, Josette Bogaert de CAP-ITI, Naïm Baddich et Catherine Rans de la pièce Parloir, Alice Willox du Festival des Libertés, Isabelle De Vriendt de ScriptaLinea et Monique Michel du Dé à coudre.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de ce recueil et, en particulier, à Didier van Pottelsberghe pour la réalisation graphique, et à Catherine Feist et Jean-Paul Mathelot, pour la relecture du recueil.

Collectifs d'écrits

Avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de son Parlement,
ainsi que de la Commission communautaire française



Le graphisme est réalisé
par Didier van Pottelsberghe

Les photos du parcours reprises dans le recueil
sont libres de droit ou ont été réalisées
par le Collectif De la diversité à la créativité.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

Pour tout don à l'asbl ScriptaLinea :
IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2022/13.013/10



Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun

www.scriptalinea.org

